



James Smith



James Smith.



L'ESPAGNE

ET

LE PORTUGAL.



THE NATIONAL

THE NATIONAL





*Dame Espagnole avec sa duègne
allant à la messe.*

M-59162
F-59934

AVJ
27921

L'ESPAGNE
ET LE PORTUGAL,
OU
MOEURS, USAGES ET COSTUMES

DES HABITANS DE CES ROYAUMES.

PRÉCÉDÉ D'UN PRÉCIS HISTORIQUE ;

PAR M. BRETON.

Ouvrage orné de cinquante-quatre planches
représentant douze vues et plus de soixante
costumes différens, la plupart d'après des
dessins exécutés en 1809 et 1810.

TOME TROISIEME.

PARIS,

A. NEPVEU ; Libraire, passage des Panoramas.

~~~~~  
1815.



---

# L'ESPAGNE

E T

## LE PORTUGAL.

---

---

ROYAUME DE SÉVILLE.

---

**D'**APRÈS la division que nous avons adoptée, nous avons considéré d'abord les quatre provinces maritimes qui touchent à la Méditerranée; nous passons maintenant à l'examen de cinq autres provinces également maritimes, et qui communiquent immédiatement avec l'Océan. Ce sont

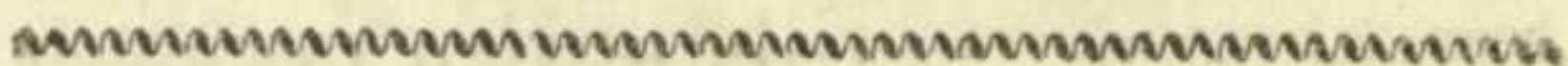
Séville, la Galice, les Asturies, la vieille Castille et la Biscaye. Nous observerons cependant que Séville a l'heureux privilège de toucher à la fois aux deux mers. L'extrémité méridionale de ce royaume forme le fameux détroit de Gibraltar; il a sur l'Océan le superbe port de Cadix.

Le royaume de Séville fait partie de l'Andalousie qui comprend aussi les royaumes de Jaen, de Cordoue et de Grenade; mais on lui donne quelquefois par excellence le nom d'Andalousie. Nous avons traité du royaume de Grenade dans le volume précédent; il entre dans notre plan de renvoyer à une autre partie de notre ouvrage la description de Jaen et de Cordoue.

L'ancienne Bétique renfermoit le

royaume de Séville qui en occupoit la partie occidentale. Cette province d'une figure irrégulière, a cinquante-huit lieues de long de l'est à l'ouest, et vingt-sept de large, du nord au sud; la pointe qui s'avance vers le détroit de Gibraltar a quatorze lieues du nord au sud et neuf de l'est à l'ouest. Les principales villes de cette province sont Séville, sa capitale, siège d'un archevêché; Cadix, port de mer sur l'Océan, Algésiras, port de mer sur la Méditerranée, Sainte-Marie, autre ville maritime, Xérès, Ecija et Ossun. Les principales rivières sont le Saltes, la Guadiana, le Tinto, le Guadalquivir, etc.

---



## DESCRIPTION DE SÉVILLE.

---

**SÉVILLE**, capitale de toute la province et située sur les bords du Guadalquivir, est une des principales villes d'Espagne. Fondée, dit-on, par les Phéniciens (1), elle porta d'abord le nom d'Hispalis. Strabon, Pomponius-Méla, Pline et Ptolémée en par-

---

(1) D'autres versions attribuent la fondation de Séville à Hercule, à Bacchus, même aux Hébreux ou aux Chaldéens. On voit sur la place de l'Alaméda, les statues d'Hercule et de Jules César, considérés, le premier comme le fondateur de la ville, l'autre comme l'ayant presque entièrement rebâtie.



lent comme d'une ville déjà ancienne de leur temps. Les Romains lui donnèrent le nom de Julia, et y firent sous les auspices de Jules-César, des embellissemens si considérables qu'ils purent en être regardés comme les fondateurs.

Les rois des Goths y résidèrent avant de fixer leur séjour à Tolède. Séville passa ensuite sous la domination des Maures. En 1236, elle se forma en république indépendante, mais onze années après elle fut assiégée par Ferdinand II, roi de Castille et de Léon. Ce siège l'un des plus mémorables dont les annales de l'Espagne fassent mention, dura plus d'un an; Séville n'ouvrit ses portes au vainqueur que le 23 novembre 1248. La plus grande partie de la po-

pulation se composoit de Maures qui, au nombre de trois à quatre cent mille, émigrèrent à Grenade et en Afrique.

Depuis ce temps elle fit partie des Etats des rois de Castille. On y compte aujourd'hui cent mille ames tout au plus, quoiqu'elle renfermât, dit-on, en 1426, près de trois cent mille habitans, et que dans le dix-septième siècle les manufactures de soie occupassent à elles seules cent trente mille individus. Cette diminution vient de ce que le commerce a été transporté à Cadix. Les derniers événemens arrivés en Espagne ont fait affluer à Cadix et à Séville une multitude d'habitans, fuyant de toutes parts les malheurs de la guerre. La junte du gouvernement résida pen-

dant long-temps à Séville, mais cette dernière cité ayant été conquise par les Français, le gouvernement se réfugia dans l'île de Léon. Toute l'Andalousie devint le théâtre de la guerre. Il seroit difficile de calculer les maux que cette province a dû souffrir.

Quoique la beauté de Séville soit passée en proverbe, et qu'on la regarde comme une autre merveille du monde; témoin ce dicton populaire :

*Quien no ha visto a Sevilla ,  
No ha visto maravilla (1).*

Malgré cet enthousiasme des Andalous pour leur capitale, les voyageurs s'accordent unanimement à

---

(1) Qui n'a point vu Séville n'a point vu la merveille.

dire que les rues en sont inégales, étroites, boueuses et mal pavées. Son circuit est d'environ deux lieues, les murs qui entourent son enceinte à-peu-près circulaire, passent pour être de la construction des Maures. Le faubourg de Triana sur la rive occidentale du Guadalquivir peut être considéré comme une autre ville. Il n'y existe cependant de monument remarquable qu'un vieux château gothique où l'Inquisition espagnole tint ses premières séances en 1482.

L'intérieur de la ville est orné d'un grand nombre de places publiques. On y distingue celle de la *Lonja* ou bourse, celle de l'arsenal, et celle de l'Alaméda, vaste promenade plantée de trois allées de vieux ormes et décorée de trois fontaines princi-

pales. On remarque dans cette dernière, ainsi que j'ai eu occasion de le dire plus haut (1), les statues d'Hercule et de Jules-César.

Les églises sont d'une construction gothique, mais d'un style peu recommandable, et les ornemens intérieurs ne se distinguent guères, soit par la richesse, soit par le bon goût. Il faut cependant faire une exception en faveur de la cathédrale, superbe vaisseau gothique, renommé dans toute l'Espagne. Le corps de l'église fut bâti dans le quinzième siècle aux frais du chapitre, mais on y conserva avec soin diverses constructions faites par les Maures au commencement du onzième siècle. Telle est, par exemple, la tour de la

---

(1) Voyez la note, pag. 4.

*Giralda* qui fut commencé par le fameux arabe Geber, natif de Séville. Cet architecte lui donna seulement cent soixante-douze pieds d'élévation ; elle se terminoit alors par un pavillon carré de briques vernissées surmonté de quatre globes de fer doré enfilés en quelque sorte le long d'un énorme pilier de fer. Le volume du globe inférieur étoit si considérable, que selon la chronique du règne de saint-Ferdinand, il fallut pour l'introduire dans la ville, élargir la porte par où on le fit passer. On abattit ce pavillon en 1568 pour construire la flèche qui a quatre-vingt-six pieds. L'élévation totale est aujourd'hui de deux cent cinquante-huit pieds. La flèche se termine par une petite coupole surmontée d'une

statue de la Foi, en bronze, ouvrage de Barthélemy Morel. Quoique cette statue avec ses ornemens et la croix qu'elle tient dans une de ses mains pèse trente-quatre quintaux, elle tourne sur un pivot à la moindre agitation du vent, et sert de girouette. Le peuple donne à la figure le nom de la *Giralda*, et elle est citée dans don Quichotte. L'escalier est en spirale, mais sans marches, assez large et assez doux pour que deux cavaliers puissent y monter de front.

Ce fut dans cette cathédrale que l'on plaça en présence de Henri III, la première horloge qui ait été faite en Espagne.

La même église est décorée d'un grand nombre de statues, de peintures de Murillo ou d'autres grands

maîtres et de tombeaux richement ornés. On remarque dans la chapelle des rois le monument où reposent les dépouilles mortelles de saint-Ferdinand, chargé d'inscriptions hébraïques, arabes, latines et espagnoles; celui d'Alphonse X, dit le Sage, etc. Le voyageur s'arrête avec attendrissement dans le chœur devant le tombeau modeste qui a contenu les restes de Christophe Colomb. Le cercueil de ce grand homme a été transféré depuis dans l'église primatiale de Santo-Domingo; on avoit sans doute pour but de l'honorer, mais ce but a été complètement manqué. Telle a été l'indifférence des habitans de Santo-Domingo, pour le souvenir de l'homme célèbre sans lequel l'Amérique n'eût peut-être été ja-



mais visitée par les Européens, que les voyageurs demandent aujourd'hui en vain dans quel lieu ils peuvent payer à la mémoire de Colomb un juste tribut d'hommages.

On lit encore aujourd'hui sur le tombeau de cet illustre personnage à Séville une inscription aussi simple qu'énergique :

*A Castilla y Arragon*

*Otro mundo diò Colon.*

« Colomb a donné un autre monde à l'Arragon et à la Castille. »

Son fils don Ferdinand repose dans une des chapelles ; l'épithaphe en est plus longue et plus fastueuse.

La manufacture de tabac, achevée en 1757, passe pour un des plus beaux ornemens de Séville. Elle est

exploitée pour le compte de la couronne, et jouit d'un privilège exclusif : il n'y en a pas d'autre sur tout le continent espagnol. Presque tout le tabac de la Havane est envoyé en feuilles à Séville. Plus de quatorze cents personnes y sont employées chaque jour, savoir cinquante-trois administrateurs, directeurs ou surveillans, cinquante-un commis subalternes et treize cents ouvriers. Deux cent deux moulins sont mis en mouvement par cent treize chevaux ou mulets ; environ deux cents autres sont mus à l'aide de mécaniques. Le produit annuel est d'environ vingt millions de francs. Les feuilles de tabac y sont d'abord réduites en poudre et mélangées avec une ocre rouge que l'on trouve dans les environs d'Al-

mazarron, village du royaume de Murcie.

« Cette terre fine, rougeâtre, onctueuse, pure, sans mélange de sable, fixe, dit M. de la Borde, la volatilité du tabac, elle lui donne la couleur rouge et les diverses nuances de cette couleur : elle lui communique l'onctuosité et la douceur à l'odorat, qui sont propres à cette espèce de tabac ».

Les Espagnols donnent le nom de *polvillo* au tabac en poudre ainsi préparé; on l'enferme dans des boîtes de fer-blanc, pour l'envoyer dans les diverses provinces et même au-dehors. Autrefois la préparation du tabac en carotte ou rapé n'étoit point connue dans ce pays.

Quelques consommateurs préfé-

roient ce tabac , soit à cause du bon marché , soit à cause de ses propriétés particulières ; il en résultoit une introduction considérable en fraude de tabacs étrangers. Le gouvernement n'a pu faire cesser , au moins en partie la contrebande , qu'en faisant établir vers 1786 une fabrique de tabac rapé : le prix en est encore supérieur à celui de France. Ainsi tandis que l'on introduit frauduleusement chez nous du tabac d'Espagne, les Espagnols recherchent avidement les produits de nos fabriques : les hommes ne sont jamais contents de ce qu'ils trouvent chez eux.

Le tabac à fumer se fabrique en *cigarres* , c'est-à-dire en feuilles menues roulées autour d'un petit chalumeau. La consommation en est pro-

digieuse en Espagne, et elle est d'un bénéfice immense pour le gouvernement qui s'en attribue le monopole. En effet les tabacs tout préparés, reviennent au roi à deux réaux (environ dix sous) la livre; la manufacture royale les vend *cinquante* réaux (douze livres dix sols). Le bénéfice est donc de six cents pour cent.

M. de la Borde prouve que le gouvernement gagneroit davantage, s'il rétablissoit l'ancien prix, qui étoit de 7 liv. 10 s. la livre; car en matière de finances, ainsi que l'a dit fort ingénieusement Colbert, deux et deux ne font pas quatre.

Le même écrivain observe que par une insouciance inconcevable, les Espagnols achètent presque tout leur tabac des Portugais, quoique

leurs colonies du Mexique, de Caracas, et de la Trinité en produisent d'excellent. La Louisiane étoit aussi très-précieuse sous ce rapport, mais elle a été cédée aux Etats-Unis.

L'Alcazar, ancien et magnifique palais des rois maures, a été restauré et agrandi par le roi don Pèdre, ensuite par Charles-Quint. Ce dernier prince y a ajouté des embellissemens du meilleur goût. L'ensemble du palais, même dans les parties plus modernes, offre partout l'empreinte du style mauresque. Les parois des murs sont inscruées de marbres de toutes couleurs.

Il n'est pas besoin d'observer que l'on a pourvu à ce que l'eau fût distribuée avec abondance dans tous les appartemens. C'est le caractère

commun de tous les monumens érigés par les Maures. La cour est une vaste promenade plantée d'orangers et de citronniers : il y a en outre de beaux jardins et un parc entièrement planté d'orangers.

« On y voit encore, dit M. de la Borde, la salle des bains des rois maures. Une salle appelée des Ambassadeurs, a trente pieds huit pouces en carré; elle s'ouvre par une jolie coupole, et elle est couverte d'ornemens en stuc et en marbre, qui sont travaillés avec une délicatesse infinie; quelques-uns sont dorés. On y lit plusieurs inscriptions arabes; on y a réuni des antiquités précieuses, des inscriptions de l'ancienne *Ilipa*, de l'ancienne *Bosilipo*, de l'an-

cienne *Italica* ; on y voit des statues en marbre , dont quelques-unes sont colossales. La cour principale de cet édifice est pavée en marbre ; elle est entourée de deux rangs de galeries l'une sur l'autre , soutenues par cent quatre colonnes accouplées, de l'ordre corinthien , également de marbre : les arcs sont couverts d'ornemens arabes.»

Telle est la beauté attrayante de l'Alcazar , que plusieurs rois d'Espagne y ont fait leur résidence. Philippe V , y ayant passé quelque-temps avec toute sa cour , fut tenté de s'y fixer ; mais des considérations politiques l'en empêchèrent. Séville , devenant la capitale de l'Espagne , les habitans de Madrid auroient beaucoup souffert , et e'eût été un germe de mécontente-



ment ajouté aux inquiétudes qui ne manquent jamais d'accompagner les changemens de dynastie.

Séville, au surplus, devoit être chère à Philippe V, c'étoit là qu'après une guerre long-temps douteuse, dans laquelle Louis XIV lui-même s'étoit presque vu à la veille de prendre parti contre son petit-fils, la paix avoit été conclue entre l'Espagne, l'Angleterre et la France.

Il règne un grand luxe à Séville. C'est presque une honte pour les personnes aisées de n'avoir point de voiture. Il est vrai que les équipages y sont moins coûteux qu'en beaucoup d'autres pays. Les chevaux andalous sont renommés par la beauté de leurs formes, quoiqu'ils soient en général de petite stature.

Les chevaux des Asturies sont les plus forts, mais ceux de l'Andalousie, notamment ceux de la province de Cordoue ont une taille élégante et bien proportionnée; ils portent fièrement la tête et sont remplis de vivacité, mais ils ont les jarrets foibles, et résisteroient difficilement à de longues marches, surtout si l'on vouloit les faire marcher vite.

En un mot, les chevaux de l'Andalousie servent plus à la parade qu'à l'utilité, tandis que dans les autres provinces, notamment dans les deux Castilles et la Galice on trouve plutôt des chevaux vigoureux que des chevaux élégans.

Sous les Romains la race des chevaux espagnols étoit déjà célèbre; on les croyoit procréés par la seule

influence des vents. L'auteur immortel des Géorgiques a dit des cavales de l'Andalousie :

*Ore omnes versæ in zephyrum stant  
rupibus altis.*

Pline et Varron consacrent expressément cette tradition fabuleuse. On prétend, dit le premier, que vers Lisbonne (*Olysippo*) et sur les bords du Tage, les cavales tournées du côté du zéphir, conçoivent par la vertu fécondante de son souffle le poulain auquel elles donnent naissance (1).

Pline et Justin vantoient non-seu-

---

(1) *Circa Olysiponem et Tagum equas  
favoni stante obversus animalem concipere  
spiritum idque partum fieri et gigni.*  
L. VIII. c. 67.

lement les chevaux de la Lusitanie , ou du Portugal , mais encore ceux de la Galice et des Asturies. Martial né à Bilbilis , aujourd'hui Catalayud en Arragon , célébroit ceux de son pays.

La multiplication des mules a considérablement nui à la race des chevaux.

« Pour se procurer , dit M. Bourgoing , un nombre considérable de ces animaux infatigables qui font pardonner leurs formes ignobles , par l'utilité et la longueur des services qu'ils rendent , on a consacré exclusivement les belles jumens aux haras des mules qui ont été établis de toutes parts. Encore ces haras n'ont-ils pas suffi aux besoins qui s'augmentoient tous les jours ; et l'Arragon , la Navarre , la Catalogne ont fini par

tirer de la France la plupart des mules qu'ils emploient; et ce n'est rien exagérer que de porter au-delà de vingt mille le nombre de celles qui, tous les ans, passent de France en Espagne ».

M. de la Borde indique encore une autre cause du découragement qu'ont éprouvé les propriétaires des haras de chevaux. L'exportation en pays étrangers en est sévèrement défendue; en sorte que l'on a fort peu d'intérêt à multiplier ces beaux et utiles animaux. C'est en vain que pour favoriser les haras de chevaux, le fils de Charles-Quint, Philippe II, rendit une ordonnance qui interdisait de mettre des mules aux carrosses de luxe. Cette prohibition fut éludée, dans l'origine même, sous divers pré-

textes , elle est depuis tombée complètement en désuétude.

L'entrée des voitures de fabrique anglaise étant interdite en Espagne , on s'est peu occupé à imiter les vernis brillans qui donnent à nos équipages une simplicité si noble et si élégante. Les dorures, les ornemens parasites sont prodigués dans ce pays. Les attelages espagnols ressemblent absolument aujourd'hui à ceux que décrit si ingénieusement madame d'Aulnoy dans son voyage (1). Les habitans de Compiègne et ceux de Paris qui y ont fait un voyage à l'époque du séjour de l'infortuné roi Charles IV , ont pu remarquer des voitures du même genre.

---

(1) Tome II , pag. 109.

« Je vis venir, dit cette dame, deux carrosses attelés chacun de six mules, qui alloient au grand galop, et plus vite que les meilleurs chevaux ne pourroient faire. J'aurois eu peine à croire que des mules eussent couru de cette force : mais ce qui me surprit davantage, c'étoit la manière dont elles étoient attelées. Ces deux carrosses et leur attirail *tenoient presque un quart de lieue du pays* (1).

« Il y en avoit un avec six glaces assez grandes, et fait comme les nôtres, excepté que l'impériale est fort basse, et par conséquent incommode. Il y a dedans une corniche de bois doré, si grosse, qu'il semble que ce

---

(1) Il est inutile de faire remarquer qu'il y a ici exagération.

soit celle d'une chambre. Il étoit doré par le dehors, ce qui n'est permis qu'aux ambassadeurs et aux étrangers. Les rideaux sont de damas et de drap cousu ensemble. Le cocher est monté sur une des mules de devant.

Le même auteur ajoute que de son temps les cochers ne se mettoient point sur le siège, quoiqu'il y en eût un; mais on a senti depuis que cette méthode étoit peu raisonnable. Madame d'Aulnoy raconte qu'on avoit interdit aux cochers de monter sur leurs sièges, parce que celui du duc d'Olivarès entendit un jour un secret important que son maître disoit à un de ses amis : « Il le révéla, continue madame d'Aulnoy, et la chose ayant fait grand bruit à la cour, parce que



le comte accusoit son ami d'indiscrétion, bien qu'il fût innocent, l'on a toujours pris la précaution de faire monter le cocher sur la première mule.

« Les traits sont de soie ou de cordes, si extraordinairement longs, que d'une mule à l'autre il y a plus de trois aunes. Je ne comprends pas comment tout ne se rompt point en courant comme ils font. Il est vrai que s'ils vont bien vite par la campagne, ils vont bien doucement par la ville : c'est la chose du monde la plus ennuyante que d'aller ainsi à pas comptés ».

Les dames espagnoles ont tant d'attention à cacher leurs pieds, que les marche-pieds sont faits de manière à

cache le soulier de la dame lorsqu'elle monte ou descend.

« L'impériale du carrosse, dit encore madame d'Aulnoy, est couverte d'une housse de bouracan gris, avec de grands rideaux de même qui pendent en-dehors sur le cuir, tirés tout autour fort longs, et rattachés par de gros boutons à houpe; cela fait un très-vilain effet, et l'on est enfermé là dedans comme dans un coffre ».

Les rois d'Espagne, outre les carrosses construits à la mode de France, de Bruxelles ou d'Angleterre, en ont d'une construction gothique et extrêmement bizarre.

« On les distingue, dit madame d'Aulnoy, parce qu'ils sont couverts d'une toile cirée verte et ronde par-

dessus..... La sculpture en est fort grossière et mal faite, ils ont des portières qui s'abaissent, et tout cela est extrêmement laid..... On m'a dit que cette manière de faire des carrosses étoit en usage avant Charles-Quint; que les siens étoient pareils, et qu'à l'imitation d'un si grand empereur, tous les rois qui ont régné depuis, n'en veulent pas avoir d'autres ».

Séville est enfin riche par le nombre et l'importance de ses manufactures. On y fabrique des soieries, de la fayence, des draps, etc. C'étoit autrefois le centre du négoce de tout le royaume. Trafiquant directement avec l'Amérique espagnole, elle recevoit dans son port les galions chargés de piastres et de lingots; mais le

voisinage de Cadix lui a causé un préjudice irréparable, quoique les gros bâtimens puissent aisément remonter le Guadalquivir jusqu'à Séville, et que ceux de moindres dimensions puissent naviguer jusqu'à Cordoue. Mais Cadix situé à l'embouchure même de ce fleuve, offre ensuite par le cabotage une communication facile avec les provinces maritimes du nord et de l'est. Séville ne sert en quelque sorte que d'entrepôt pour les marchandises destinées à être transportées dans l'intérieur. Les gros bâtimens excédant le port de quatre-vingts tonneaux, ne dépassent guères aujourd'hui Bonanza, village à quinze lieues de Séville.

L'arsenal de cette place renferme une fonderie de canons. Les ingé-

nieurs espagnols étoient parvenus dans ces dernières années à construire, d'après un nouveau procédé, des pièces de gros calibre qui lançoient des *boulets creux* à une distance énorme. Les Français se sont servis de ces mêmes canons pendant le siège de Cadix. Les batteries du Trocadéro atteignoient les faubourgs de cette place ; mais comme nous aurons occasion de le démontrer bientôt, un véritable siège étoit impossible.

La capitale de l'Andalousie possède enfin plusieurs bibliothèques, soit publiques, soit particulières. Parmi les bibliothèques publiques, il faut distinguer celle qui commença par un fonds de vingt mille volumes, donnés par Fernand fils de Christo-

phe Colomb. Cet établissement a été ensuite considérablement augmenté à différentes époques.

Dans aucune ville espagnole, les arts à leur renaissance ne furent cultivés avec autant de succès qu'à Séville; son école de peinture a produit une foule d'artistes célèbres. La sculpture y fut portée à un haut degré de prospérité; mais ces deux arts y ont dégénéré dans le dernier siècle.

---

## ENVIRONS DE SÉVILLE.

LES eaux qui sont distribuées avec tant d'abondance dans le palais de l'Alcazar, et dans les divers quartiers de Séville, y sont portées par le fameux canal appelé *los canos de Carmona*. Cet aqueduc l'un des admirables monumens de l'ardeur des Romains à multiplier dans leurs colonies tout ce qui pouvoit tendre à la commodité, à l'utilité générale, est supporté par quatre cent dix arches. Un immense volume d'eau y coule en partie à découvert.

On voit aussi à Carmona un châ-

teau délabré où Pierre-le-Cruel et sa famille cherchèrent vainement un dernier refuge contre la fureur des Espagnols révoltés.

Les fameuses montagnes de la Sierra-Moréna étendent jusques près de Séville leurs ramifications, couvertes de landes et de déserts. Un des moyens les plus efficaces qu'avoit imaginés le gouvernement, il y a une trentaine d'années, pour peupler et fertiliser ces contrées, avoit été d'y établir des colonies de cultivateurs allemands. M. Swinburne parle avec intérêt de celui de ces établissemens, formé au lieu dit la *Luisiana* ; mais faute des encouragemens nécessaires, cette colonie étoit menacée d'un dépérissement prochain. Nous parlerons ailleurs des autres colonies de la Sierra-Moréna.



En suivant une direction contraire, et en prenant la route de Cadix, on remarque les ruines d'une ancienne cité romaine, patrie du poëte *Silius Italicus*, des empereurs Trajan, Adrien et Théodose le Grand. Cette ville, dit-on, fut construite par le grand Scipion qui y accorda des terrains considérables aux vétérans de son armée. Les gens du pays donnent à ces ruines le nom de vieille Séville.

Ils prétendent aussi que l'on a fait autrefois en cet endroit des fouilles dont le résultat a été la découverte d'énormes colonnes d'*airain et d'argent massifs*. Mais ces précieuses colonnes ont été, disent-ils, enchantées; elles sont gardées par des magiciens tout prêts à tordre le cou

aux imprudens qui oseroient s'en approcher.

On croit que la ville d'Italica ayant été détruite avant le sixième siècle de l'ère chrétienne, fut rebâtie par Ludivigilde, prince goth. Renversée par les Maures dans le huitième siècle, elle perdit son nom, et fut complètement oubliée. Cependant vers l'année 1601 les habitans d'un hameau voisin nommé *Santi-ponce*, jugèrent convenable de se transporter sur l'emplacement de l'ancienne Italica, et de se servir des matériaux qu'ils y trouvèrent en abondance, pour se construire des habitations nouvelles. On y compte aujourd'hui deux cent quarante habitans.

On y voit encore les ruines d'un

amphithéâtre où l'on distingue l'entrée principale, les voûtes, les galeries et une partie des gradins. Il y a une quarantaine d'années on eut besoin de pierres pour construire une digue, et contenir les eaux du Guadalquivir; on crut ne pouvoir mieux faire que de se servir d'une partie des murs du théâtre que l'on fit sauter avec la poudre à canon; mais le fleuve, comme s'il eût voulu venger l'outrage fait à l'antiquité, renversa, dès son premier débordement, cette foible barrière.

---

---

## VILLE DE XÉRÈS.

---

**L**ES rives verdoyantes et fleuries de la Guadalete conduisent à Xérès de la Frontera, l'une des villes les plus agréables de ces contrées.

C'est ici que les poètes plaçoient les Champs - Elysées ; on prétend même que le nom de la rivière *Guadalete*, rappelle ce que les anciens appeloient le *Léthé* ou fleuve d'oubli.

Cependant si ce pays est délicieux, ce n'est ni par la beauté, ni par la pureté des eaux. Le lit desséché de la Guadalete n'offre souvent que des eaux croupissantes, et des marais infects.

La ville de Xérès , ancienne *Astaregia*, se distingue de beaucoup d'autres cités espagnoles , par la largeur , la direction rectiligne , la propreté et même l'élégance de ses rues ; du haut de l'*Alcazar* ou palais qui est le rendez-vous du beau monde et sert de promenade publique , on jouit d'une admirable perspective. La ville et le port de Cadix se dessinent dans le lointain.

« Il ne manque à son vaste territoire , dit M. Bourgoing , qu'une culture plus soignée pour en faire une des contrées les plus fertiles de l'Europe. Toutes les productions de la terre y prospèrent ; les vignobles qui sont sa principale richesse , les plants d'oliviers , les pâturages , les bois de

pins, les forêts de chênes, les chanvres, etc.

« Ses vignobles, malgré leur état d'imperfection, produisent, année commune, trois cent soixante mille arrobes (1) de vins, sur lesquels environ deux cent mille sont exportés, principalement par les Anglais et les Français. La culture du bled pourroit être plus que doublée. Négligée comme elle est, elle expose le pays à de fréquentes disettes.

« Celle des oliviers y est encore moins avancée. On n'y récolte pas, année commune, plus de trente-deux mille arrobes d'huile. La soie y pourroit réussir parfaitement, et employer

---

(1) L'arrobe est un poids d'environ vingt-cinq livres.

des milliers de femmes qui languissent faute d'occupation ».

L'on fabrique des draps grossiers avec la laine que produisent les environs; il y a en outre des manufactures de toile; mais l'intérêt particulier, qui pourroit le croire? n'est pas un mobile assez puissant pour encourager les habitans de Xérès à ces spéculations utiles. Les manufactures languiroient absolument chez eux sans le zèle de quelques particuliers bienfaisans qui ont formé des ateliers sous le nom d'*école patriotique*. Cet établissement paroît fondé sur le modèle des maisons de travail, *workhouses*, si communes en Angleterre, et qui ne contribuent pas peu

à la prospérité de ce pays. La population de la ville est aujourd'hui de vingt mille habitans.

---



---

## CHARTREUSE.

---

**A**UNE demi-lieue de Xérès est une des plus fameuses chartreuses d'Espagne. Le monastère des disciples de Saint-Bruno y fut fondé par un noble Génois, Alvaro Oberto de Valete. Le tombeau de ce personnage se voit en face du maître-autel. Le mausolée est ornée de la statue en bronze du fondateur, de grandeur naturelle. Il est représenté la tête nue, dans l'attitude de tirer l'épée du fourreau. Il a à ses pieds son casque avec un écu à ses armoiries.

L'église est d'une architecture im-

posante ; sa façade est ornée de statues attribuées au fameux sculpteur Alonzo Cano. Les principaux tableaux de l'intérieur sont de Zurbaran et de Luc Jordans ; ils représentent l'Incarnation , la Nativité, la Circoncision et l'Adoration des Mages.

Les jardins sont dans une situation ravissante et d'une beauté admirable. Les vergers cultivés de la main des religieux produisent d'excellens fruits. C'est de leur vignoble que provient l'excellent vin connu dans le commerce sous le nom de Xérès. Mais ce n'est pas seulement à ces douces occupations que se consacrent les chartreux de Xérès. Enrichis par une multitude de donations pieuses, ils distribuoient autrefois aux portes de

leur couvent d'abondantes aumônes ; mais ils ont reconnu que ces bienfaits indiscrètement répandus ne faisoient que seconder l'oisiveté et le libertinage ; ils ont cru devoir y substituer en faveur des enfans et des vieillards deux établissemens infiniment plus utiles à la société.

Dans la première maison, ils réunissent et entretiennent trente jeunes garçons qu'ils instruisent dans la morale, la religion, l'écriture, l'arithmétique et qu'ils font travailler en outre à la culture des terres, d'après des principes fort différens de ceux qu'une aveugle routine leur feroit adopter sous le toit paternel. Ces élèves restent parmi eux pendant cinq ans, ils sont habillés d'une manière uniforme et avec propreté. Cette par-

tie seule de leur éducation suffit pour leur faire contracter le goût du travail. Dans un pays où il est si facile de pourvoir à la subsistance purement animale, le désir et le besoin d'un peu plus d'aisance peuvent seuls rendre les hommes industriels.

Dans la seconde maison, les bons pères réunissent douze vieillards que l'âge et les infirmités mettent hors d'état de gagner leur vie. Ils les nourrissent et les habillent, en les dispensant de toute occupation pénible, et en ne les assujétissant qu'aux exercices de la piété.

M. Bourgoing dit que par une telle conduite les *habitans silencieux* de ce charmant asyle, se font presque pardonner leur opulence et leur *pieuse oisiveté*.

Je demande si des hommes retirés du monde peuvent mieux employer leur temps, et de quelle manière ils pourroient mériter une absolution complète, dans le cas toutefois où la richesse seroit un vice.

A quelque distance de Xérès est une plaine fameuse où fut livrée la bataille du 11 novembre 711, qui mit fin à l'empire des rois goths en Espagne. L'infortuné don Rodrigue y fut tué après avoir perdu contre les Maures une bataille décisive, et bientôt le mahométisme leva dans ces contrées son étendard triomphant.

---

---

## ILE DE LÉON.

---

**L'**ESPACE du territoire que l'on nomme Ile de Léon n'étoit point, dans l'origine, entouré par la mer ; on l'a séparé de la terre-ferme par un canal qui a trois lieues et demie de développement, et vingt-quatre pieds de profondeur dans les hautes marées. Il porte les plus forts bâtimens. L'île se termine dans sa partie sud-est par une langue de terre qui s'étend en ligne droite de l'orient à l'occident, et à l'extrémité de laquelle est la ville de Cadix. Le pont fortifié de Suazo, la joint au continent.

La ville que l'on appelle Ile de Léon est toute moderne; on voyoit à peine sur son emplacement quelques maisons isolées à la fin du dix-septième siècle. Vers le milieu du dix-huitième, elle s'est accrue avec une rapidité inconcevable. En 1790 on y comptoit quarante mille communians; c'est ainsi que l'on calcule la population en Espagne. Bâtie sur un plan régulier, elle ressemble peu aux autres villes du royaume, tant il y règne d'aisance et de propreté. Le marché est fourni de vivres en abondance, on en trouve même de délicats et de recherchés. La rue principale a plus d'un quart de lieue de longueur, et est bordée de boutiques de chaque côté; tout y est animé et dans un mouvement continuel.

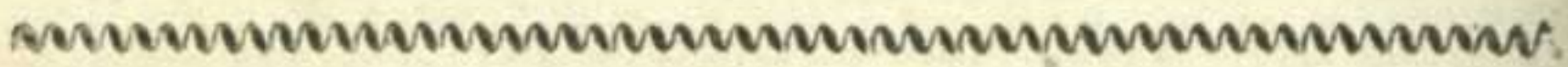
« De cette ville, dit M. Bourgoing, il y a un petit quart de lieue jusqu'au bras de mer qu'il faut franchir pour aller à la Carraque. On y pénètre sans beaucoup de peine, pourvu que l'on soit sous les auspices de quelque conducteur privilégié; et on y passe en revue tout ce que renferment les arsenaux. On y admire surtout le logement des forçats et la corderie qui a six cents pas de longueur, et qui n'a pas une moindre apparence que celle de Brest ».

Le bassin entre la Carraque et l'île de Léon a neuf cents pieds de long sur six cents de large; il a été construit par les soins de M. de Valdès, ministre de la marine en 1785. Les adversaires du projet prétendoient qu'il étoit impraticable, parce que le fond

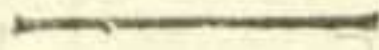


est une espèce de terre-glaise, qui sembloit devoir participer de la mobilité de l'élément qui l'entoure et dont toutes ses particules sont imprégnées. La persévérance triompha de tous ces obstacles ; après le premier bassin, on en creusa encore deux autres, et l'on eut la preuve qu'il n'est rien dont ne soient capables les Espagnols quand ils sont sagement dirigés.

---



## CADIX.



**J'**AI déjà dit que cette ville importante étoit située à l'extrémité orientale d'une langue de terre qui touche à l'île de Léon. Cette langue de terre d'abord étroite se renfle vers le milieu, se rétrécit encore, et se termine par un large espace divisé en plusieurs baies, rades et anses, plus ou moins propres à recevoir les bâtimens de diverses dimensions.

Dans une telle position, Cadix ne peut être assiégé que par mer; encore y trouveroit-on beaucoup d'obstacles à cause de l'escarpement des côtes

vers le sud et des écueils qui en empêchent l'approche sur la rive septentrionale. L'isthme qui joint son territoire à l'île de Léon peut être aisément fortifié et rendu imprenable.

Au nord de l'isthme s'étendent d'un côté la baie de Cadix, de l'autre la baie de Puntalès, ou simplement Bahia. L'extrémité méridionale du continent la plus voisine de Cadix, en face du fort Saint-Laurent, est garnie de diverses forteresses. Les principales sont le Trocadero et le fort Matagordo. Tant que ces forteresses sont occupées par des troupes dont l'action est combinée avec la garnison de Cadix, il est absolument impossible de faire contre cette place la plus légère attaque du côté de la

terre. En 1810, les Français s'étant emparés de toute la côte et des forteresses qui la défendent, semblèrent annoncer contre Cadix même des entreprises sérieuses. Ces entreprises étoient nécessairement illusoires tant que l'armée française ne seroit pas maîtresse de la mer. Les forts, les batteries qu'elle avoit dressés sur la côte étoient plus occupés à échanger des boulets contre les chaloupes canonnières des Anglais qu'à battre en brèche les murs de la place. Et quand on seroit parvenu à détruire le côté septentrional des remparts de Cadix, quel en eût été le résultat? On ne pouvoit ni tenter un assaut, ni prendre la place par famine. Ce siège, si toutefois il est possible de se servir de ce nom,

n'avoit donc d'autre but que de donner de l'inquiétude aux innombrables réfugiés qui s'étoient retirés dans l'île de Léon et à Cadix, d'exciter leurs mécontentemens par la continuation du fléau de la guerre, et de les déterminer peut-être à un soulèvement.

Cadix que les derniers événemens auront peut-être agrandi, car il n'est guères douteux que l'augmentation momentanée de la population qui étoit autrefois de soixante-dix mille ames, et a dû être portée à plus de cent mille, n'ait fait construire hors de l'ancienne enceinte un nombre considérable d'édifices, est une ville d'une grandeur moyenne. La forme en est presque carrée; des

bastions et d'autres ouvrages réguliers l'entourent de toutes parts.

On croit que l'antique cité de *Guades* dont elle tire son origine étoit dans un emplacement différent, et qu'elle fut engloutie par la mer. On prétend que le jour fatal du tremblement de terre de Lisbonne, le 1<sup>er</sup>. novembre 1755, la mer gonflée extraordinairement se répandit au loin dans les terres, et y porta des débris dont les formes attestoient qu'ils avoient fait partie d'un temple, ou d'autres monumens magnifiques. Il paroît que par un temps calme, et lorsque la marée est basse, on aperçoit quelquefois les ruines d'anciens édifices, et les restes d'un temple dédié à Hercule.

« Diverses opinions, dit M. de la Borde, ont été proposées sur la fondation de Cadix; mais elles n'ont pas plus de vraisemblance que les autres, quoiqu'il paroisse cependant que c'est aux Phéniciens qu'il faut l'attribuer. Cette ville fut décorée du titre de *municipe* par les Romains ».

Les rues ne sont pas très-larges, mais la nécessité de prévenir les inconvéniens qui résulteroient de l'encombrement d'une population nombreuse, y fait observer une excellente police. Les rues sont bien pavées, soigneusement nettoyées et très-bien éclairées pendant la nuit. Autrefois elles étoient d'une saleté révoltante, et infestées de rats après le soleil couché. Les maisons sont simples, bien bâties et agréables; il y

a en dehors de petits auvents ou toits en saillie qui donnent de l'ombre pendant l'été ; ces toits étant recouverts d'ardoises que l'on tire de Gênes, il en résulte un aspect un peu sombre. Il n'est guères d'édifice particulier qui ne soit dominé par un belvédère en forme de tourelle, d'où l'on aperçoit au loin l'admirable coup-d'œil de la mer constamment couverte de vaisseaux de guerre, de voiles de commerce, et de barques élégantes. On appelle ces tourelles *miradores*.

Le plus bel appartement de chaque maison est au second étage ; le premier se ressentant nécessairement de l'humidité du sol.

Cadix doit la plus grande de sa prospérité actuelle au fameux comte



O'Reilly qui mourut au commencement de la guerre de 1793 (1).

« Lorsque j'arrivai à Cadix en 1785, dit M. Bourgoing, O'Reilly y gouvernoit, ou plutôt y régnoit; et il faut convenir que sous son règne,

---

(1) Il fut attaqué d'une maladie mortelle dans la route de Cadix à l'armée dont il alloit prendre le commandement. « Ainsi, dit M. Bourgoing, il mourut à propos pour l'intérêt de sa gloire. Des revers éclatans attendoient son successeur, le comte de la Union, jeune encore, brave, plein d'ardeur, mais sans expérience. Le comte O'Reilly étoit né en Irlande de parens catholiques, et avait passé fort jeune au service d'Espagne. Les Français lui reprocheront toujours la conduite qu'il tint dans la Louisiane lorsque la France eût cédé cette colonie à l'Espagne.

cette ville éprouvoit des changemens avantageux dans presque tous les genres. Elle lui doit son embellissement, son agrandissement, sa prospérité, mais on ne pourroit dire sa sûreté. Les assassinats y étoient encore très-fréquens à cette époque, et ne sont pas devenus plus rares depuis.

« Sous l'œil de son active vigilance..... les emplacements vides se couvroient d'habitations. On pouvoit même lui reprocher d'avoir poussé à l'excès cette économie de terrain ; sur un espace presque triangulaire s'élevoient par ses soins des maisons bizarres qui, sans commodité pour leurs habitans, sembloient n'avoir pour objet que d'incommoder leurs voisins.

« Il s'occupoit même d'agrandir

aux dépens de la mer l'enceinte de Cadix. Déjà l'espace occupé par la douane actuelle, et tout ce qui l'avoisine, étoit une conquête faite sur cet élément, mais antérieurement à son administration.

« Il en méditoit une nouvelle.... Mais pour opérer cette espèce de miracle, il falloit des fonds, et surtout assez de pierres et de décombrés pour remplir le vide immense qu'il prétendoit usurper sur la mer....

« Il avoit étendu la culture de l'isthme jusques sur le bord du grand chemin de Cadix à l'île de Léon; et il avoit même créé en dépit du sable, un jardin aussi agréable que le permettoit un terrain entièrement sablonneux, et l'avoit fait clore d'une barrière à claire-voie....

« Cette culture se ressentait toutefois du voisinage de la mer, de la chaleur du climat, de la nature du terrain, dont le sable n'a pu être recouvert de bonne terre que jusqu'à une certaine hauteur; mais il n'en paroissait pas moins délicieux de voir de la verdure, de cueillir des fleurs et des fruits sur un sol que tant de circonstances sembloient avoir condamné à la stérilité....

« Mais ces petits prodiges ont peu survécu au gouvernement de leur auteur. Le sable a repris son empire sur un terrain qu'on vouloit lui disputer; et les traces du jardin d'O'Reilly sont à peine reconnoissables. »

Ce gouverneur ne s'étoit pas seulement occupé des embellissemens de la ville confiée à ses soins; un

établissement encore plus utile avoit provoqué sa sollicitude. Un hospice vaste et distribué avec intelligence recevoit plusieurs classes de malheureux. On n'y condamnoit à la réclusion que les insensés dont la sortie eût été dangereuse pour les autres et pour eux-mêmes , et les filles perdues que la captivité pouvoit seule empêcher de se livrer à leur infâme commerce. Les vieillards , les infirmes et les enfans abandonnés que l'on recueilloit dans cette institution, avoient la liberté de sortir à certaines heures, mais en corps , comme à Paris les enfans de l'hospice de la Pitié.

« Il n'y avoit , dit encore M. Bourgoing , que la décrépitude ou l'impuissance absolue qui fussent exemptes de travail. Les bras disponibles

étoient employés , pour la plupart , à carder , à filer et à tisser le coton qu'on y reçoit des colonies de l'Amérique. Il y avoit déjà , au mois de septembre 1785 , plus de métiers dressés qu'il n'y avoit de mains pour les mettre en activité ; et l'excédant des étoffes ainsi fabriquées , qui n'étoient pas nécessaires à la consommation intérieure , étoit vendu pour augmenter les fonds de l'établissement. A ceux qui existoient avant que M. d'O'Reilly s'en chargeât , il avoit ajouté le produit de plusieurs terrains qui appartenoient à la ville.

« Enfin la charité des citoyens y versoit des contributions assez abondantes. Depuis la retraite d'O' Reilly , cet admirable établissement a un peu dégénéré ; et dans les années suivan-

tes, quelques mendiants avoient reparu dans les rues. »

Le nombre des individus qui existent encore dans cette maison de charité est d'environ huit cents, de tout âge et de tout sexe. Ceux qu'on y admet sont logés, nourris, habillés diversement selon les saisons, employés à la fabrication de la soie, du fil, du coton et des indiennes.

Un des plus grands inconvéniens de Cadix est de manquer d'eau douce. On la fait venir des fontaines du port Sainte-Marie, et malheureusement en temps de sécheresse ce secours est insuffisant. Pendant le siège on devoit éprouver des privations bien pénibles à cet égard, puisque le port Sainte-Marie est sur la terre ferme, et qu'il se trouvoit au pouvoir

de l'ennemi. Peut-être alors les vaisseaux anglais apportent-ils de l'eau potable de la côte d'Afrique. Cela doit être fort coûteux, puisque le transport de l'eau du port Sainte-Marie dans des barques destinées à cet usage, entraîne une dépense annuelle de quatre-vingt-seize mille piastres ou quatre cent quatre-vingt mille francs. Cet approvisionnement est impossible par le mauvais temps.

En temps de pluie, on ne néglige rien pour recueillir l'eau pluviale, et la conduire dans les *arrives* ou citernes pratiquées dans les cours de chaque maison. L'*azotea* ou toit plat qui sert de décoration aux édifices, est construit de manière qu'il ne s'écoule pas une seule goutte d'eau en-dehors de ces terrasses ; l'eau retenue dans



des rigoles tombe dans des tuyaux par lesquels elle parvient à la citerne.

M. Bourgoing cite avec éloge M. Dubournial, ingénieur français, qui a acquis de justes droits à la reconnaissance des habitans de Cadix, par l'amélioration de la chaussée qui conduit de cette ville à l'île de Léon. M. Dubournial avoit entrepris un canal qui auroit conduit une source d'eau douce, des hauteurs de Médina-Sidonia, à travers un espace d'onze lieues. Déjà une demi-lieue de terrain étoit creusée, et l'on s'étoit servi avec succès des restes d'un ancien canal des Romains, lorsque la disgrâce du comte O' Reilly, l'ame de tous ces travaux, fut le signal de leur interruption.

La Calle-ancha dont nous avons

déjà parlé est la plus belle , ou pour mieux dire, la seule belle rue de Cadix. L'économie de terrain étoit tellement nécessaire pour contenir dans un espace étroit une population si nombreuse, que l'on ne pouvoit accorder qu'un très - petit intervalle entre les maisons. Du reste , le séjour en est salubre ; le voisinage de la mer y rend la chaleur beaucoup plus supportable qu'à Madrid, quoiqu'il y ait quatre degrés de latitude de différence.

---

---

**COMMERCE DE CADIX.**

---

LE port de cette ville est dans la situation la plus favorable pour le haut commerce , soit avec les différens pays de l'Europe, soit avec le Nouveau - Monde. Il s'y fait un négoce immense.

En 1795 on y comptoit plus de cent dix propriétaires de navires , et six cent vingt maisons de commerce. Le nombre de ces maisons de négoce s'est élevé à sept cent vingt , sans compter les marchands en détail.

La plupart des commerçans sont espagnols ; mais les étrangers de tou-

tes les nations ont dans ce port des factoreries et des magasins. On y voit entrer sans cesse des navires, et l'on compte habituellement cinq à six cents bâtimens dans la baie. En 1776 il y entra neuf cent quarante-neuf navires de toutes les nations, sur lesquels il y avoit deux cent soixante-cinq français.

« Autrefois, dit M. Bourgoing, il n'arrivoit pas à Cadix un seul de nos bâtimens d'un port plus septentrional que Calais. Dans ces derniers temps, nous nous sommes un peu familiarisés avec les mers du Nord; et il y a plusieurs de nos vaisseaux expédiés de ce port, pour Hambourg et Amsterdam, et refrétés ensuite pour Cadix.

« Les ports de France qui commercent avec Cadix sont Marseille,

le Havre et Rouen ; Morlaix , Saint-Malo , Bayonne , Bordeaux , Nantes et Saint-Valéry. Nous venons de les nommer dans l'ordre des relations plus ou moins actives qu'ils ont avec ce port.

« Avant la révolution , . . . . Marseille importoit à Cadix , année commune , pour près de douze millions de marchandises , parmi lesquelles les soieries et les dorures formoient les articles principaux. »

Le Français avoient cependant peu de factoreries à Cadix , mais cela ne nuisoit en rien à l'activité des relations de ce port avec la France.

Il en est à peu près de même des Anglais. On croit que les fonds considérables que ces derniers possèdent dans le commerce de Cadix , ont tou-

jours empêché le gouvernement anglais de tenter contre cette ville des entreprises sérieuses dans les différentes guerres qu'il a eu à soutenir contre l'Espagne. La confiscation de ces propriétés, outre les désastres inséparables d'un bombardement, auroit été la suite inévitable d'hostilités poursuivies à outrance.

Cependant, Cadix a été plusieurs fois assiégé, notamment en 1702, par les flottes anglaise et hollandaise; il a été inutilement bombardé en 1797 par les Anglais.

A cette dernière époque, la ville étoit désolée par un fléau encore plus cruel que la guerre....

La peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

La fièvre jaune ayant été introduite à Cadix par un navire améri-

cain ou barbaresque , on l'empêcha de se propager dans le reste de l'Espagne, en employant les précautions les plus sévères.

Des cordons de troupes placés sur les limites du territoire envahi par la contagion, repousoient sans pitié les malheureux qui cherchoient à fuir ce séjour de terreur.

Il est affreux sans doute de condamner à respirer le même air que les pestiférés, ceux qui n'ont point encore éprouvé les funestes atteintes de la contagion; mais l'humanité elle-même fait une loi de cette prudente mesure.

Les Irlandais, les Flamands, les Génois et les Hambourgeois sont les étrangers qui ont le plus de maisons établies à Cadix. Les négocians de

Hambourg, favorisés par leurs anciens traités avec l'Espagne, forment entre eux une espèce d'association : ils ont une caisse pour le soulagement de leurs compatriotes nécessiteux.

Le commerce de Cadix avec les colonies espagnoles, exclut par sa nature les étrangers, puisqu'aucune nation ne peut trafiquer que par interlope avec les établissemens espagnols dans les deux Indes.

M. de Laborde estime que Cadix exporta en Amérique, dans le courant de 1792, une valeur de soixante-sept millions cinq cent mille francs. Il en reçut en retour une valeur de cent soixante - quinze millions de francs, la plus grande partie en or ou argent, soit monnoyés, soit en lingots.



Du reste , il n'y a point de Bourse à Cadix pour le rassemblement des négocians. Cela prouve combien l'on a été économe de l'emplacement de cette ville.

Cadix possède des manufactures de toute espèce ; on y fabrique entre autres des rubans , des réseaux de soie et des toiles peintes.

La fabrication du sel est la branche d'industrie la plus intéressante des environs. Les salines qui suivent le pourtour de la baie , depuis les Puntalès jusqu'au port de Sainte-Marie , donnent des produits fort abondans. Les Suédois , les Danois , les Anglais , les Hollandais , et surtout les Portugais viennent s'y approvisionner de sel.

Ce qu'il y a d'étrange , c'est que les

particuliers , propriétaires de salines , peuvent bien vendre du sel aux étrangers , mais non pas aux nationaux , attendu que le roi a le monopole de cette denrée dans l'intérieur de l'Espagne.

L'eau de la mer est reçue dans de larges canaux , on la laisse évaporer à la seule chaleur des rayons du soleil. Le gouvernement a droit de prendre tout le sel dont il a besoin pour ses greniers , en le payant à raison de deux piastres par last de deux tonneaux. Il le revend cent vingt piastres aux particuliers , excepté aux pêcheurs qui , par une politique bien entendue , l'obtiennent à meilleur compte.

Les fabricans de sel vendent le reste comme ils veulent ; mais il est

de leur intérêt d'en accélérer le débit, car les pluies de l'arrière saison en feroient disparoître les monceaux.

C'est en effet par tas énormes que le sel est rassemblé en plein air auprès des salines; des gardes veillent tout autour, afin de le mettre hors de l'atteinte des voleurs, et surtout des contrebandiers, beaucoup plus dangereux pour les intérêts du gouvernement.

---

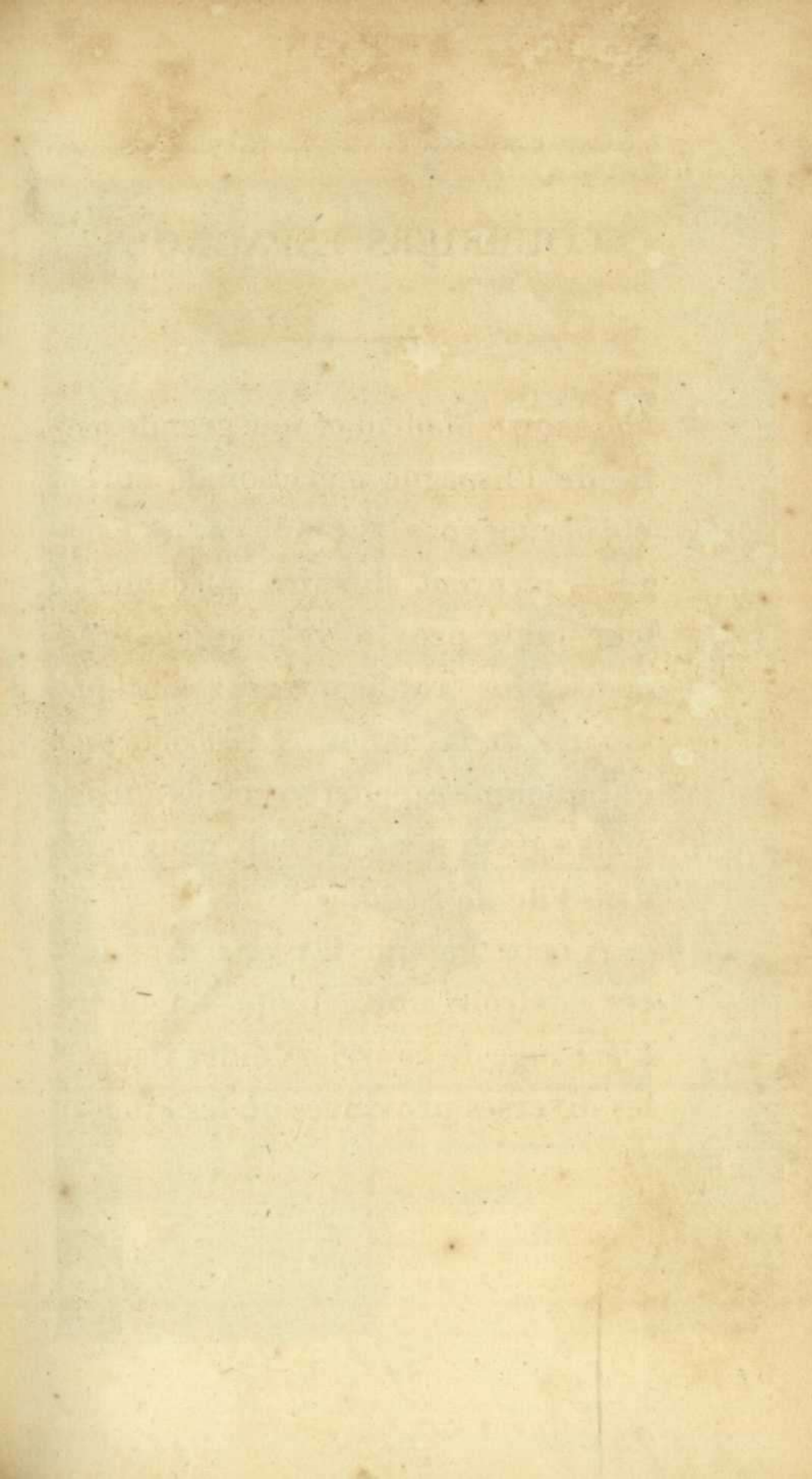
---

**COURRIERS ESPAGNOLS.**

---

LORSQUE Madrid et une grande partie de l'Espagne méridionale eurent été occupés par les Français, les Espagnols crurent devoir substituer à leur junte provisoire un gouvernement plus conforme aux antiques mœurs de la nation. Les Cortès qui ont quelque rapport avec nos anciens états-généraux, furent convoqués dans l'île de Léon.

A cette époque il régna dans tous ces environs une activité singulière. L'échange de courriers entre Cadix et les diverses provinces où les Français





*Courrier Espagnol.*

n'avoient point encore pénétré, et surtout entre cette ville et l'armée anglaise de Portugal, étoit fréquent.

Le voyage pittoresque anglais que j'ai sous les yeux, donne la description suivante de l'équipement des courriers espagnols (1).

Ces hommes se distinguent par un petit chapeau attaché sous le menton avec un mouchoir. Ils ont une veste ornée sur les coudes et sur la taille de bandes d'étoffes de couleurs charmées. De fortes genouillères de cuir préservent leurs culottes de peau des frottemens de la selle.

Les Espagnols font usage de selles lourdes, grossières et très-élevées, que l'on peut comparer à celles des

---

(1) Voyez la planche en regard.

Mamelouks. Les cuisses du cavalier y sont en quelque sorte enchassées dans un étui de bois. Les étriers sont de bois et garnis en fer.

Les dépêches sont enfermées dans des sacs de cuir suspendus à la selle. La croupière est garnie de clochettes qui se font entendre de loin.

Les courriers font marcher leurs chevaux à l'amble et avec une grande vitesse ; mais ils traversent les villes au grand galop , et en faisant claquer leur fouet pour se donner plus d'importance.

---



---

**MOEURS ET COSTUMES****DES HABITANS DE CADIX.**

---

L'OPULENCE de Cadix, l'extension de son commerce, la rapidité de la circulation du numéraire font sentir aisément que le luxe y est porté à son comble. Nous en donnerions peut-être encore une idée non moins frappante, en ajoutant qu'il s'y trouve plus de trente boutiques de marchandes de modes françaises.

L'accumulation des habitans domiciliés et des étrangers fait monter à un taux énorme le prix des loyers, des vivres et des denrées de toute

espèce. On ne sauroit y subsister à moins de posséder une grande fortune, ou d'exercer une profession lucrative et distinguée.

D'un autre côté, cette multitude d'étrangers, ce besoin de communications réciproques ont exercé sur les mœurs une influence favorable. L'urbanité règne dans les manières, on y trouve un ton de bonne compagnie, une fleur de politesse que l'on chercheroit vainement dans les autres villes d'Espagne.

« On y reçoit les étrangers avec plaisir, dit M. de la Borde, l'accueil qu'on leur fait est simple et franc. Les sociétés y sont multipliées et amusantes; les repas fréquens, les tables délicates et bien servies, les bals assez communs, les fêtes bril-

lantes, somptueuses même, car il y règne un luxe prodigieux; ce luxe s'étend à tous les objets, habits, carrosses, maison, ameublement, chevaux, domestiques, table, etc.

« On y recherche beaucoup le plaisir, tout en se donnant entièrement aux affaires une partie de la journée. La danse, le jeu, la promenade, le spectacle, la société et l'amour, partagent et disposent de tous les momens libres qu'on peut soustraire aux spéculations de commerce ».

Dans la belle saison on se porte en foule à un village nommé *Chiclana*, devenu un lieu de rassemblement et de récréation pour les habitans de Cadix. Des barques y conduisent. Si l'on est favorisé par le vent et

la marée, on fait le trajet en moins de deux heures, en laissant à droite l'île de Léon, et passant sous le pont de Suaço. Le village de Chiclana aboutit à l'une des branches du canal; il est dans une exposition agréable et dominé par les ruines imposantes d'un vieux château mauresque.

Des hauteurs qui dominent la vallée de Chiclana, on embrasse d'un coup-d'œil l'île de Léon, Cadix et sa baie magnifique.

Cette ville a eu, pendant quelques années, un théâtre français qui a subsisté peu de temps, parce qu'il étoit soutenu seulement par les Français établis à Cadix, et que ce divertissement étoit devenu trop dispendieux.

Le théâtre italien n'a pas eu une

durée beaucoup plus longue ; la salle en a été convertie en un lieu d'assemblée, où les oisifs, les nouvellistes et autres se rassemblent ; on y trouve plusieurs grandes pièces qui sont peut-être trop chargées d'ornemens, c'est ce qu'on appelle la *Camorra*. Il y a un théâtre national dont la salle est construite avec goût.

La comédie espagnole dont les acteurs sont au-dessous du médiocre, commençoit autrefois à quatre heures du soir ; le théâtre français s'ouvroit entre cinq et six heures, et le spectacle italien à sept ; en sorte que les amateurs pouvoient, dans la même soirée, jouir de tous les genres d'amusemens.

Le carnaval de Cadix est peu brillant, on n'y permet que difficile-

ment les bals publics et masqués. Mais pendant ces saturnales, les femmes se livrent avec fureur à un divertissement que nous trouverions chez nous très-déplacé. Elles s'amuse à jeter de l'eau sur les passans du haut de leurs terrasses; et cette eau n'est pas toujours fort propre.

Les dames de Cadix passaient du temps des Romains pour exceller dans la danse et surtout dans une danse lascive qui leur étoit propre et qui plaisoit beaucoup à Rome. Le fandango moderne, tel que l'exécutent les gens de la basse classe, a conservé quelque caractère de ces attitudes licencieuses. La *manquindoy* que dansent les Bohémiens et les mendiens est beaucoup plus licencieuse. La police la défend avec sé-

vérité, mais ses réglemens sont éludés.

Le menu-peuple est aussi grossier, aussi exalté et burlesque dans ses propos que les habitans des classes supérieures montrent de goût et d'élégance. Lorsque le vent de *Solano* ou de *Médine*, ainsi nommé parce qu'il vient du côté de Médina-Sidonia, commence à se faire sentir, il échauffe les têtes, et semble dit un voyageur, « souffler sur cette ville, « les crimes et les désordres ».

Les dames de Cadix sont vives, aimables et prévenantes. Leur teint est brun, mais fort clair; leurs traits sont réguliers, leurs yeux d'une grandeur et d'une vivacité remarquables. Leur taille est svelte et bien prise, et des graces ravissantes sont

répandues dans tout leur maintien.

Dans cette ville et dans plusieurs autres éloignées de la capitale, les femmes conservent pour sortir dans les rues et surtout pour aller à l'église l'ancien costume, peu différent de celui qui étoit en usage avant l'avènement de la maison de Bourbon.

Cet habillement consiste en une mantille ou voile de dentelle, et une robe serrée de satin, garnie en velours; elles mettent ordinairement un par-dessus de dentelles qui descend jusqu'au genou, et est bordé de franges de soie cordée. Quoique cette robe soit presque toujours noire, et qu'on ne la porte pas autrement pour aller à la messe, plusieurs dames en ont quelquefois de couleur (1).

---

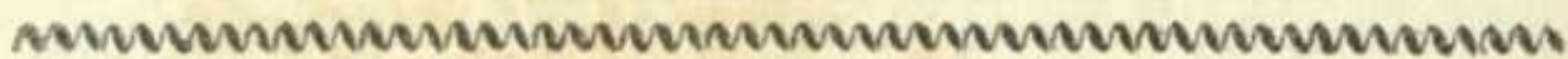
(1) Voyez la planche en regard.



Les jeunes dames sont d'ordinaire accompagnées d'une vieille duègne. Mais ces surveillantes favorisent plus souvent les entreprises amoureuses qu'elles ne cherchent à leur nuire. Cela dépend de l'intérêt qu'elles trouvent, soit à défendre les droits du père ou du mari, soit à protéger un commerce de galanterie.

Les dames ne vont guères à l'église, sans porter à leur cou un chapelet, dont l'extrémité à laquelle une croix est suspendue, tombe très-bas; mais sert malheureusement plutôt à montrer de l'affectation, qu'à prouver une piété sincère.

---



## ALGÉSIRAS.

---

**L**E bourg de Chiclana dont il a été question plus haut, et dont l'heureuse position procure aux riches habitans de Cadix des retraites délicieuses, est éloigné d'environ quatorze lieues d'Algésiras, fameux par le débarquement des Arabes, lorsque pour la première fois ils vinrent s'établir en Espagne.

On y voit encore les ruines d'une ancienne citadelle qu'ils y élevèrent; ils quittèrent depuis cette position pour Gibraltar qui leur parut plus favorable. De là vient que l'on donne quelquefois à Algésiras le nom de vieux Gibraltar.

Aujourd'hui par une révolution toute différente, le bourg d'Algésiras commence à se repeupler, depuis que Gibraltar a passé sous la domination des Anglais. Algésiras d'ailleurs, ainsi que Saint-Roch, ont acquis de l'importance pendant les dernières guerres. Ce fut de là qu'en 1782 l'on dirigea contre le rocher et la forteresse de Gibraltar de formidables moyens d'attaque; dans le cours de la dernière guerre, les Français disputèrent vivement ces deux places à la garnison anglaise qui menaçoit continuellement de faire une diversion dans cette partie de l'Espagne.

Le gouvernement espagnol n'a rien négligé pour attirer à Algésiras une population nombreuse : l'expédient le plus sûr qu'il ait employé, a

été d'accorder à cette petite ville et à son port de grands privilèges.

Ce territoire est arrosé par les petites rivières de Guadanasque ou Guaraïpe , et de Pulmones , et par celle de Miel qui, lorsqu'elle est grossie par la saison pluvieuse, devient assez forte pour porter de petites embarcations. L'eau potable est fournie à Algésiras par un aqueduc en pierres de taille.

Le trajet de cette côte à celle d'Afrique est bien court, on n'y emploie communément que trois ou quatre heures, parce qu'il n'y a que cinq lieues à parcourir. Il en part deux fois par semaine un paquebot pour Ceuta, place forte que les Espagnols occupent en Afrique.

A deux lieues d'Algésiras et sur le

sommet d'une montagne est le village de Saint-Roch. Ce bourg est d'une chétive apparence , mais les environs sont bien cultivés. Là se trouve établie la ligne de frontières entre l'Espagne et l'important territoire que cette puissance s'est vue obligée de céder à l'Angleterre. Quelques années après la paix de 1783, les Espagnols ne laissoient pas volontiers dépasser cette ligne aux curieux. Le ministre Florida Blanca avoit donné à cet égard les ordres les plus positifs. Cependant M. Bourgoing, à raison de ses fonctions diplomatiques, obtint la faveur de s'approcher de Gibraltar.

« Je partis à cheval, dit-il, avec un aide-major de la place. . . . Nous voilà sur l'emplacement du fameux

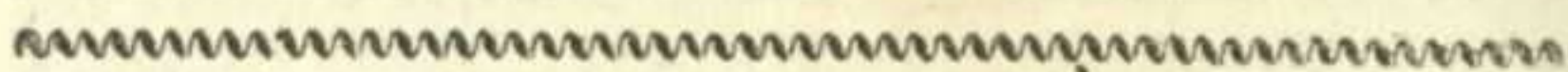
camp de Saint-Roch. Détruit par la paix, comme d'autres établissemens humains le sont par la guerre, au bout de deux ans, il ne présentait qu'un monceau de ruines.....

« Sur l'exhibition de l'ordre dont nous étions porteurs, on nous ouvrit la grande porte qui conduit des lignes à la forteresse; et on nous donna un bas-officier, destiné à nous surveiller plus encore qu'à nous guider.

« Nous reconnûmes les traces des travaux du siège, ces boyaux, ces épaulemens du général Alvarez, qui avoient fait tant de bruit dans les Gazettes de Madrid; la *tour du moulin*, qui, placée entre les assiégés et les assiégeans, avoit survécu seule à leurs ravages combinés; l'emplacement de ces petits jardins qu'on avoit

laissé établir aux Anglais en avant de leur forteresse , au-delà des limites entre lesquelles la paix d'Utrecht les tenoit circonscrits.

« Après avoir quelque temps cotoyé la baie , nous passâmes du côté de la Méditerranée , pour considérer de plus près , et sous différens aspects , ce roc qui , pendant cinq ans , avoit été l'objet de tant de spéculations ; mais avec un conducteur aussi sévère qu'étoit le nôtre , on n'osoit pas alors s'avancer au-delà d'une très-petite tour qui est tout au bord de la Méditerranée , et près laquelle est le premier corps-de-garde anglais. »



## GIBRALTAR.

---

**L**E rocher de Gibraltar , du haut duquel on aperçoit une partie de la côte d'Afrique et les montagnes couvertes de neige qui en dominent les sables brûlans , et d'où l'on peut encore , dans un temps calme et serein , découvrir les édifices des villes de Ceuta et de Tanger , forme le promontoire de *Calpe* , qui s'avance du territoire espagnol dans la Méditerranée , vis-à-vis du promontoire d'*Abila* , situé sur le rivage africain .

Ces deux hautes montagnes étoient appelées par les anciens les *colonnes*



d'*Hercule* ; c'est pourquoi ils donnoient au détroit fort resserré qui les sépare, et qui n'a que cinq à huit lieues de largeur, le nom de *détroit d'Hercule*, *fretum Herculeum*. Il paroît en effet que la première colonie qui ait existé dans cette contrée, fut fondée par les Phéniciens. Ce fut le terme de leur navigation, et de là cette inscription fameuse *non plus ultra*.

Les Arabes ayant formé sur le promontoire de *Calpe* un établissement militaire, lui donnèrent le nom de *Tarik*, chef de leurs hordes victorieuses. De ce nom, ajouté à celui de *Djibel* (1) qui, en arabe, signifie

---

(1) Je dis *Djibel* et non pas *Gebel*, comme l'orthographient plusieurs écri-

montagne, est venu par corruption Gibraltar, c'est-à-dire le *mont Tarik*.

L'origine et la première fondation de la ville se perdent dans la nuit des temps.

« Il est certain, dit M. de Laborde, que les Egyptiens, les Phéniciens et autres peuples anciens abordèrent à Gibraltar, et le nom de *colonnes d'Hercule*, sous lequel ce lieu fut connu, n'étoit qu'une tradition conservée par les Phéniciens qui vinrent peupler ces côtes, en y apportant leurs dieux et le rite de leur culte; mais on ne sait si, dans l'antiquité la plus reculée, ce détroit ou ces mêmes colonnes existoient, et si l'inscrip-

---

vains. *Gebel*, qu'il faudroit prononcer *Ghebel*, est le mot turc.

tion *non plus ultra*, qu'on leur attribue, exprimoit l'idée qu'il ne pouvoit y avoir rien de plus étonnant que la séparation des deux continens, ou celle plus vraisemblable : que personne n'avoit osé naviguer au-delà.

« Il faut abandonner ces conjectures à la critique, et s'en tenir aux opinions reçues. Il est vraisemblable que c'est Gibraltar, ou plutôt ses environs qui reçurent ceux qui les premiers s'aventurèrent sur la Méditerranée, à travers tant de dangers ; c'est ce qu'il est permis d'assurer, en s'appuyant de l'opinion de Pomponius Méla qui, étant né à Gadez (Cadix), dut prendre plus d'intérêt que les autres à tout ce qui étoit relatif à cette côte. »

Il est étonnant qu'une pareille po-

sition n'ait pas excité plutôt l'attention de l'Europe. A peine les Espagnols, lorsqu'ils étoient possesseurs de Gibraltar, daignoient-ils y entretenir une garnison suffisante. Les Anglais s'en emparèrent en 1704, par un coup de main, et en quelque sorte par hasard.

Le ministère anglais avoit chargé deux de ses amiraux Shovel et Georges Rooke, d'observer une escadre que la France équipoit à Brest. Rooke reçut en même temps des ordres particuliers pour conduire à Barcelone un corps de troupes sur des vaisseaux de transport. Le prince de Hesse qui commandoit cette petite armée, attaqua en vain la place, et renonça à l'expédition. Rooke ayant été joint deux jours après par

Shovel, ils tinrent ensemble un conseil de guerre, tout en cotoyant l'Afrique. Dans ce conseil ils résolurent de faire une tentative sur Gibraltar qui n'avoit qu'une foible garnison, et ne pourroit pas résister sans doute à cette attaque inopinée.

Le prince de Hesse débarqua avec mille hommes, pendant que Georges Rooké faisoit attaquer par des chaloupes la pointe méridionale du môle. La flotte tira quinze mille coups de canon, sans faire la moindre impression sur les ouvrages. Cependant quelques matelots enivrés de grog, ayant aperçu un point foible sur le môle, y débarquèrent et agitèrent comme signal la veste rouge de l'un d'entre eux. On leur envoya des renforts, et

l'attaque fut poussée de ce côté avec énergie.

Les Anglais se précipitèrent dans les retranchemens, et s'y maintinrent, quoique les Espagnols eussent fait jouer une mine qui leur mit hors de combat une centaine d'hommes. Ils poursuivirent leurs succès, et prirent d'assaut une redoute entre le môle et la ville; alors le gouverneur capitula. Le prince de Hesse ne put s'empêcher d'être étonné du succès de l'entreprise, lorsqu'il parcourut les fortifications imposantes de la place.

Ce qu'il y a d'étrange c'est que les Anglais ne parurent pas d'abord attacher plus d'importance à cette conquête, que les Espagnols n'avoient mis eux-mêmes d'ardeur à la défen-

dre. On discuta à Londres si l'amiral méritoit des éloges, ou du blâme pour avoir échoué dans la première partie de ses instructions; et ce service éminent de Georges Rooke fut longtemps méconnu.

Ce fut dans la suite seulement que l'on sentit combien cette possession étoit précieuse à l'Angleterre, soit pour avoir un pied dans la péninsule espagnole, et menacer sans cesse le cœur de la monarchie, soit pour protéger son commerce dans la Méditerranée, et y former un entrepôt de tous les objets nécessaires au radoub des navires, à l'approvisionnement et à l'équipement des troupes.

Les Espagnols reconnurent plus promptement leur faute; ils faisoient alors cause commune avec la France,

puisque c'étoit dans le cours de la guerre de la succession. Le marquis de Villadarias et le comte de Thessé, maréchal de France, mirent en 1705 le siège devant Gibraltar, mais ils y renoncèrent après six mois d'efforts inutiles. En 1713, les Anglais se firent céder Gibraltar par le traité d'Utrecht.

Pendant la guerre de l'indépendance de l'Amérique, la France et l'Espagne déployèrent la plus grande vigueur pour arracher cette proie à leur commune rivale. On fit à la fois des préparatifs immenses et par terre et par mer. Les mesures étoient si bien prises, qu'on ne doutoit presque pas du succès; les personnages les plus illustres se rendirent de France en Espagne, afin de coopérer par leur



bravoure personnelle à la réduction de cette place importante.

La plus grande difficulté étoit de bombarder Gibraltar. On ne pouvoit ouvrir la tranchée du côté de la terre sur le roc-vif qui sépare la forteresse du camp de St.-Roch. On construisit exprès des chaloupes d'une nature presque insubmergible, afin de foudroyer les ouvrages avancés, et d'en chasser la garnison. Le général Elliot qui commandoit les assiégés, disputa d'activité et de génie avec le duc de Crillon qui dirigeoit les assiégeans.

L'ingénieur Darçon fut l'inventeur de ces fameuses prames ou batteries flottantes dont le défaut de succès n'a peut-être tenu qu'à quelque événement fortuit.

Avant lui, on avoit présenté les projets les plus extravagans.

Un de ces hommes qui ne doutent de rien, avoit proposé de construire en avant des lignes de Saint-Roch un énorme *cavalier* qui, s'élevant encore plus haut que Gibraltar, en eût dominé les batteries, et eût fourni le moyen de les démonter, en peu de temps. L'auteur de ce plan avoit calculé la quantité de toises cubes de terre, le nombre de bras, la quantité de jours qu'eût exigés ce travail immense; il prouvoit qu'il eût été moins dispendieux et surtout moins meurtrier que la prolongation d'un simple blocus.

Un autre faiseur de projets avoit imaginé de remplir les bombes d'une matière *méphitique* et tellement insupportable qu'en éclatant dans la forteresse, elles auroient par leur ex-

halaisons mis en fuite ou asphyxié les défenseurs de Gibraltar.

Cette idée, toute extravagante quelle paroît, ne laisse cependant pas d'avoir quelques rapports avec une certaine *poudre endormante* dont les Chinois font quelquefois usage à la guerre, suivant une correspondance inédite des missionnaires. J'en ai cité pour la première fois un passage curieux dans la *Chine en miniature*.

Vint enfin le projet de Darçon sur lequel M. Bourgoing fait avec infiniment de justesse les réflexions suivantes :

« Ce projet, conçu d'abord loin de Gibraltar par cet ingénieur, à qui l'issue de ce fameux siège n'a pas enlevé la réputation d'un homme à grands talens, ce projet fut ensuite

mûri, modifié par lui à la vue de la forteresse même. Mais combien de contrariétés il eut à éprouver !

« L'impatience française, la jalousie nationale, les tracasseries de la rivalité, les inquiétudes ombrageuses de l'autorité, les prétentions de l'amour-propre, l'impétuosité irréfléchie de quelques-uns de ses coopérateurs, les complots perfides de quelques autres, l'imprévoyance présomptueuse de presque tous, tout concourut à faire échouer un projet qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, même après son mauvais succès, lorsqu'on a été à portée d'en étudier tous les détails ».

Dix prames ou fortes chaloupes canonnières furent construites et amenées dans la baie d'Algésiras au

mois de septembre 1782. Elles étoient faites de manière à résister à l'effet des boulets rouges. Le côté qu'elles présentoient aux batteries ennemies, étoit couvert d'un *blindage* d'écorce de liège épais de trois pieds. Un mécanisme fort ingénieux y entretenoit une humidité continuelle, ainsi le feu ne pouvoit aisément s'y communiquer, et les boulets rouges devoient au contraire s'éteindre.

Les préparatifs n'étoient pas encore entièrement terminés, lorsque le duc de Crillon, piqué de ces retards, écrivit le 12 septembre au soir à don Ventura Moreno : « Si vous n'atta-  
« quez pas, vous êtes un homme sans  
« honneur. » Le commandant des prames sortit aussitôt, mais le défaut de concert empêcha les chaloupes de

prendre la position qui leur étoit assignée à deux cents toises du corps de la place. Deux seulement, la *Talla-Piédra* et le *san-Juan* parvinrent au poste convenu, et firent un feu terrible. Les assiégés dirigèrent contre elles des batteries servies avec une infatigable activité. La maladresse des hommes qui faisoient jouer les pompes, pour entretenir l'humidité du blindage, fut cause que les boulets rouges finirent par entamer ces deux bâtimens, et ils coulèrent à fond.

Les huit autres prames étoient encore intactes, mais désormais le mal étoit parvenu à un degré qui le rendoit irréparable. Tout manquoit à la fois; les vaisseaux de guerre, les bombardes qui devoient seconder l'attaque ne paroissoient point, les

cent quatre-vingt-six bouches à feu qui devoient tirer à la fois sur les lignes de Saint-Roch, et occasionner une diversion importante, restèrent dans l'inaction.

« Ce concert, dit M. Bourgoing, devint impossible. Près de quatre cents bouches à feu devoient agir à la fois contre les bastions du *Nord*, *Montaigu* et *Orange*. Avec une supériorité de près de trois cents pièces, Darçon s'étoit flatté de faire taire l'artillerie de la place. Quelle fut sa consternation, lorsqu'il vit que les assiégeans n'avoient que soixante à soixante-dix pièces à mettre en jeu, contre plus de deux cent quatre-vingts des assiégés!

« L'escadre combinée restoit spectatrice de cet étrange désordre. Gui-

chen qui commandoit nos vaisseaux fit proposer des secours à Moreno. *Celui-ci répondit qu'il n'en avoit pas besoin.*

« Le mal empiroit, et d'aucun côté n'arrivoient les remèdes. Des dix prames, huit étoient trop loin pour faire beaucoup de mal ou pour en éprouver; les deux autres portoient, suivant l'expression de Darçon lui-même, *le ver rongeur* dans leurs flancs ».

En effet l'action des boulets rouges à travers le blindage desséché étoit lente et à peine sensible.

La *Talla-Piedra* qui avoit reçu l'atteinte fatale vers les quatre heures de l'après-midi, ne se trouva qu'à minuit dans un état irrémédiable.

Moreno désespérant de sauver au-



cune des prames confiées à son commandement, ne songea plus qu'à les soustraire aux Anglais, à empêcher que leurs débris n'allassent se réunir dans la tour de Londres aux dépouilles fastueusement étalées de l'*invincible Armada*. En conséquence, il laissa consumer les chaloupes déjà incendiées, et fit mettre le feu à toutes les autres.

« Telle fut, dit M. Bourgoing, la fin de cette journée pendant laquelle s'anéantirent dix bâtimens, chefs-d'œuvre d'invention humaine, dont la construction avoit coûté trois millions de livres, et qui portoient en artillerie, ancres, cables, agrès, etc. pour près de deux millions et demi ».

J'ai sous les yeux une relation an-

glaise qui porte à trois cents pièces, la plupart de bronze, l'artillerie qui fut engloutie avec les prames. Le désastre étoit arrivé dans un endroit où la mer a peu de profondeur. Des plongeurs intrépides furent chargés d'aller attacher successivement des cordes à chaque pièce de canon ; toutes furent retirées, et vendues au profit de la garnison. C'est un usage dans la marine anglaise de distribuer aux marins et aux soldats le produit des canons capturés sur un vaisseau ennemi, ou leur valeur estimative, s'il a été coulé bas.

L'ingénieur Darçon, au désespoir d'avoir vu échouer une entreprise si mûrement méditée, écrivit en ces termes à l'ambassadeur français Montmorin, dans la nuit même de l'af-

faire, et à la lueur des batteries incendiées :

« J'ai brûlé le temple d'Ephèse ;  
« tout est perdu, *et tout par ma*  
« *faute*. Ce qui me console dans mon  
« malheur, c'est que la gloire des  
« deux rois est restée intacte ».

Depuis il a justifié son projet dans un mémoire savamment développé.

L'héritier du nom et de l'intrépidité du brave Crillon ne se tint pas pour battu. Une seconde tentative par mer étoit impossible, il résolut de lutter contre la nature, et d'attaquer Gibraltar comme on attaque une place ordinaire entourée d'un terrain favorable aux entreprises du mineur.

Le général fit donc creuser à force de travaux et de patience deux mines

dans le roc-vif. Mais la paix qui ne tarda pas à se conclure entre les deux puissances vint interrompre ses tentatives ; et il est impossible de décider jusqu'à quel point elles étoient susceptibles de succès.

M. Bourgoing qui a visité les vestiges de ces ouvrages , a trouvé qu'ils étoient conçus avec autant de sagesse que d'audace ; il raconte à ce sujet une anecdote fort honorable pour les chefs des deux armées.

« Malgré les plaisanteries qu'on s'est permises sur l'une et l'autre tentative clandestine contre Gibraltar, des témoins oculaires m'ont assuré que lorsque M. Elliot, libre enfin de communiquer avec M. de Crillon, fut promené par lui autour de cette place , il parut surpris en voyant les

progrès qu'avoit déjà faits la première de ces mines, et lui dit que *s'il les avoit connus, il n'auroit pas été si tranquille* ».

---

## FORTIFICATIONS

## DE GIBRALTAR.

---

**L**E rocher de Gibraltar que ce siège a rendu si fameux, a deux mille six cents toises de longueur sur sept cents toises dans sa plus grande largeur. La hauteur perpendiculaire du sommet le plus élevé est de deux cent cinquante-cinq toises, et la circonférence de six mille six cents; mais on y comprend les nombreuses sinuosités des angles, des môles et des criques.

Des batteries sont dressées sur tous les points qu'il n'a pas été possible de

tailler à pic. Les fortifications du côté de la terre ont été complétées depuis le siège sous les auspices du général O'Hara; huit années et des dépenses énormes y ont été employées. On a creusé dans le centre de la montagne, à l'aide de la poudre à canon, des cavernes qui tiennent lieu de casemates, et d'une telle étendue, que la garnison toute entière pourroit s'y mettre à couvert d'un bombardement.

La plus considérable de ces grottes est celle dite le salon de Saint-Georges; elle communique avec les batteries établies sur les flancs du rocher, par un escalier en limaçon, praticable partout à cheval.

Le général O'Hara commença aussi l'exécution de la tour de Saint-Geor-

ges d'où l'on auroit pu dominer toute la baie de Cadix, et voir ce qui se passoit dans le port. Le gouvernement n'approuva point cette entreprise dont l'utilité ne répondoit peut-être pas aux dépenses qu'elle entraînoit. Le général fut même obligé de payer ce qu'il avoit fait bâtir.

Outre ces cavernes artificielles il y en a de formées par la nature : telle est celle de Saint-Michel. Le salon d'en bas a au moins soixante-dix pieds de profondeur. On n'y descend qu'en se faisant attacher à une corde ; l'infiltration continuelle des eaux, y a formé des stalactites et des stalagmites, c'est-à-dire des colonnes ascendantes ou descendantes du plus bel effet.

« Il est impossible, dit M. de la



Borde, de ne pas rendre justice au goût et à la magnificence des Anglais, en voyant avec quel soin ils ont embelli ce rocher ; ils n'ont rien épargné pour le couvrir d'arbres et de fleurs, pour soutenir les terres par des murs et d'autres appuis, pour ouvrir une infinité de routes sur la pierre vive, et la rendre praticable à cheval et en voiture jusqu'aux extrémités les plus élevées. Ils ont même ensemencé quelques prairies artificielles pour leurs troupeaux ; bon exemple qu'ils donnent aux Espagnols, qui pourroient obtenir bien plus facilement dans leur pays fertile les mêmes avantages ».

Cette fécondité factice, s'il est permis de s'exprimer ainsi, attire sur le rocher de Gibraltar une multitude de

ces volatiles toujours prêts à s'approprier une partie des moissons préparées par l'industrie et les sueurs de l'homme. Les perdrix s'y sont multipliées à un point extraordinaire : il est vrai que la chasse au fusil est défendue dans l'intérieur de la forteresse, de peur de donner à la garnison des alarmes mal fondées, ou ce qui auroit un inconvénient encore plus funeste, de peur que les signaux d'une alerte véritable ne soient pris pour l'effet d'une partie de plaisir. Les officiers anglais vont quelquefois chasser dans les montagnes voisines, appelées *Tarfes* qui appartiennent à l'Espagne.

---

INTÉRIEUR  
DE LA FORTERESSE.

---

**M**ONSIEUR Swinburne ajoute à la particularité que je viens de rapporter que Gibraltar est en quelque sorte un *territoire neutre* pour les particuliers de toutes les nations , de tous les cultes. Les Anglais , en y introduisant le rite protestant , n'ont gêné en rien les cérémonies du culte catholique. Les Juifs eux-mêmes y jouissent d'une protection particulière. Poursuivis avec fureur ou voués à d'indignes mépris dans l'intérieur du royaume , on en voit beaucoup solli-

citer la faveur de se retirer à Gibraltar avec leur fortune.

Il est probable que pendant les derniers troubles, nombre d'Espagnols se seront réfugiés dans cette place avec leurs richesses mobilières, et auront augmenté encore l'opulence habituelle qu'on y voit régner.

Les catholiques, les protestans anglais et les Juifs ont à Gibraltar des sépultures particulières pour ceux qui appartiennent à leur croyance. Ces cimetières sont établis dans les parties sablonneuses.

Celui des catholiques est tenu avec moins d'ordre et surtout moins d'élégance que les autres. Les Espagnols placent rarement des pierres ou des croix sur les tombes de leurs parens ; ils ne plantent dans ces funèbres enceintes,

ni cyprès, ni sycomores ; ils n'y laissent croître que les plantes qui viennent sans culture ; et souvent ( Tel est le cimetière d'Antequerra sur la route de Grenade à Cadix ) un tendre gazon traversé et baigné par un ruisseau limpide présente à l'œil ravi du spectateur des touffes de violettes, des bosquets de jasmins et de rosiers ; partout disparoissent les traces hideuses de la mort.

Les Anglicans et les Juifs déposent sur les tombes des morts une table de pierre avec une courte inscription, rappelant le nom et quelquefois les vertus du défunt.

---

---

**DESCRIPTION DE LA VILLE.**

---

**L**ES rues de Gibraltar ont un aspect lugubre et que l'on trouve désagréable au premier abord; mais en adoptant un pareil genre de décoration, on a sagement prévu les effets du climat. Si les maisons étoient récrépiées en blanc, les reflets du soleil éblouiroient les yeux; elles sont donc peintes en noir, mais avec des bandes blanches à chaque étage. Cette méthode est l'inverse de ce qui se pratique généralement ailleurs, si nous en exceptons la Hollande où les maisons sont peintes de couleurs tranchantes et

variées, et quelques villes de France, où l'abondance des carrières de schistes a donné l'idée de couvrir les maisons en ardoises depuis le haut jusqu'en bas. La vie que mènent les habitans est fort agréable. Les officiers anglais sont admis dans les meilleures maisons, et sont l'ame de toutes les sociétés, de toutes les parties de plaisir.

Quand la salle de spectacle n'est point occupée par une troupe de comédiens espagnols ambulans, ce qui arrive la plus grande partie de l'année, les officiers y jouent eux-mêmes des pièces anglaises. Les plus jeunes se chargent des rôles de femmes.

Il n'y a point ici de mendiens, ni de brocanteurs, ni de saltimbanques disputant sur les places à de burles-

ques prédicateurs l'attention d'un auditoire grossier. Sous ce rapport la police anglaise est irréprochable.

Le gouvernement purement militaire de la forteresse a fait prescrire une autre formalité qui doit paroître bien étrange aux Anglais fraîchement débarqués de leur capitale. En effet, quoique les rues soient parfaitement éclairées pendant la nuit, on ne peut y marcher après le soleil couché, sans avoir une lanterne et une carte de sûreté délivrée par le général. Les sentinelles placées de distance en distance, les patrouilles et les rondes, arrêtent à toute minute les passans et leur demandent l'explication de la carte sur laquelle leur nom est inscrit.

---



---

## POPULATION JUIVE.

---

LES Juifs ont à Gibraltar trois synagogues dans lesquelles les hommes sont séparés des femmes.

La principale synagogue se divise en trois nef; les femmes occupent les travées de côté. Les hommes sont en bas sur des bancs. Les livres saints et autres objets mystiques sont enfermés près du péristyle dans de grandes armoires de bois d'acajou.

Le rabbin se tient au centre de la nef; il y explique les dogmes de la foi et récite en hébreu les psaumes et les autres prières : le peuple les répète après lui à haute voix.

Tous les assistans conservent le chapeau sur la tête, attendu qu'en Orient jamais on ne se découvre. Leurs contorsions et leurs attitudes singulières et le bruit confus de tant de voix discordantes paroissent étranges aux curieux ; mais peut-être les Juifs ne sont-ils pas moins étonnés de nos cérémonies.

M. de la Borde prétend qu'avec le temps le rocher de Gibraltar deviendra une colonie d'hébreux, tant ils trouvent d'avantage à s'y fixer. Protégés par le gouvernement, ils n'ont pas besoin de recourir à des moyens honteux et précaires pour s'enrichir : ils se contentent en général d'un bénéfice simple, mais répété.

Le même auteur décrit en ces termes les cérémonies des mariages des Juifs à Gibraltar.

« Le salon de la maison de la fiancée, où se célèbre cette union, est ordinairement très-décoré. Au bout de cette pièce s'élève sur des gradins, un plancher où l'on place différens sièges destinés, l'un pour la nouvelle mariée, les autres pour sa mère et ses sœurs aussi mariées, car les jeunes filles n'assistent point à ces cérémonies.

« Les autres femmes invitées sont assises autour du salon; elles sont habillées de la manière la plus élégante, et *quelques-unès dans l'ancien costume hébreu, qui est fort à la mode sur la rive voisine de l'Afrique.*

« Elles doivent faire paroître beaucoup de réserve et de modestie; ce qu'elles exécutent à merveille, ne se

permettant quelques coups - d'œils qu'à la dérobée.

« La nouvelle épouse entre ensuite avec sa mère et ses sœurs : elle est vêtue de blanc, le visage couvert d'un long voile, au travers duquel on distingue cependant ses traits.

« Le nouvel époux arrive bientôt avec le docteur de la loi et le père de la mariée ; à leur suite viennent les personnes invitées.

« La cérémonie n'est autre chose qu'un mélange des rites connus, anciens et modernes. On fait passer une coupe remplie de vin, dont les deux époux boivent successivement, le mari le premier et la fille après ; on la remet au docteur qui doit prononcer l'union ; il la rend au père, lequel, pour prouver sans doute que

personne ne peut partager les affections des deux amans , baise et met en pièces le vase en présence de tous les assistans. Le rabbin lit ensuite les noms et les qualités des contractans , et les devoirs auxquels ils s'engagent mutuellement.

« On sait que l'adultère est sévèrement condamné par la loi mosaïque ; mais ce qui peut surprendre de nos jours , ce sont les anathêmes et les malédictions que cette même loi fulmine contre la stérilité ; il est vrai qu'il est peu d'union juive qui ne remplisse parfaitement le vœu du législateur à cet égard ».

---

## ÉTAT DES JUIFS EN ESPAGNE.

## BILLETS DE CONFESSION.

---

**J'**AI cru les détails qui précèdent, d'autant plus curieux qu'aucun des voyages que j'ai cités ne renferme de détails sur l'état et les mœurs des Juifs en Espagne. En effet quoique les Israélites en aient été chassés, il en reste encore, mais ils se cachent avec soin.

Lorsqu'ils furent expulsés d'Espagne, plus de trentemille de leurs familles se retirèrent en Portugal et s'assujétirent à payer huit écus de capitation par tête; mais depuis, le

gouvernement portugais s'en est repenti ; le peuple touché par un attrait invincible pour la fermeté et la résignation au milieu des persécutions les plus cruelles, incline singulièrement au judaïsme. Si la liberté de religion étoit accordée en Espagne et en Portugal, il en résulteroit des changemens dont nous ne nous faisons pas la plus légère idée.

Les Juifs supplièrent autrefois le roi Jean V, de leur accorder pour retraite le village et le château d'Armada sur la rive gauche du Tage, vis-à-vis Lisbonne : soit politique, soit scrupule de religion, le gouvernement a repoussé cette demande.

En Espagne comme en Portugal, les Juifs pour se faire croire catholiques, sont obligés de se procurer

à prix d'argent, des billets de confession. Il est des prêtres qui ne rougissent pas de se livrer à cette *simonie* !

Les catholiques eux-mêmes ne sont pas très-gênés par cette formalité. Les valets vont quelquefois se confesser à la place de leur maître, et lui transmettent le billet qu'ils ont reçu. Pendant la semaine de Pâques les curés vont chez leurs paroissiens chercher ce témoignage fort équivoque de leur attachement à la religion apostolique et romaine.

Un de nos voyageurs, soi-disant philosophe, et frondeur s'il en fut jamais (1), s'explique ainsi sur la prétendue intolérance reprochée au clergé espagnol :

---

(1) Le marquis de Langle.



« Quoi qu'en assurent Colmenar, Silhouette, le père Lucas *et autres bavards*, ici se confesse, communie, prie qui veut..... Je connois vingt personnes qui sont restées à Madrid des années entières, sans savoir si leur curé étoit grand ou petit, noir ou blond, s'il avoit des cheveux, ou s'il portoit perruque ».

---

~~~~~  
CULTURE DE L'ANDALOUSIE.

MINES , etc.

GIBRALTAR pouvant être considéré comme une colonie des Anglais dans l'Andalousie , nous ne nous sommes point écartés de la marche que nous nous étions prescrite , en faisant une incursion sur son territoire.

Cette province est tellement riche en blés , qu'on la considère justement comme le grenier de l'Espagne. Le royaume de Séville et celui de Grenade récoltent deux fois plus de graines céréales qu'il ne leur en faut pour leur consommation.

Le froment de ce pays est plein, savoureux, couvert d'une écorce fine et légère, donnant une farine très-pure et très-blanche avec peu de son. Le déchet n'est pas d'un vingtième sur la mouture, tandis que dans le nord de l'Europe on perd jusqu'à quinze pour cent.

Il en résulteroit un pain délicieux si l'on apportoit plus de soin à sa fabrication. Le célèbre calife Aaron-el-Raschild ne vouloit pas manger d'autre pain, d'autres pâtisseries que ceux préparés avec la farine de Séville.

Cependant les boulangers espagnols ont le défaut de faire un pain cassant, mal lié, et qui au bout de deux jours n'est plus mangeable.

« C'est à Horiguela, dit un voyageur, que j'ai mangé le meilleur pain.

Il est parfaitement blanc ; on jure-
roit qu'on y a mêlé de la crème , des
œufs et de la fleur d'orange ; ce n'est
pas du pain , c'est du gâteau ».

Il est vrai qu'à raison de la grande
élévation du prix des blés en Espa-
gne le pain y est fort cher ; on ne
le vend pas moins de trois à quatre
sous par livre.

On prévient l'effet désastreux des
disettes par des greniers d'abondance
administrés avec la plus grande sa-
gesse. Chaque fermier est tenu d'ap-
porter dans ces *positos* ou dépôts,
une certaine quantité de blés propor-
tionnée à l'étendue de sa terre. L'an-
née suivante , il reprend ce qu'il a
fourni et donne un contingent plus
fort. On continue ainsi successive-
ment jusqu'à ce que le magasin soit

rempli. Alors chacun reprend tous les ans les grains qu'il a fournis à la récolte précédente, et apporte en échange une pareille quantité de blé nouveau.

S'il survient une famine, on ouvre ces greniers au peuple, en lui livrant les grains à un taux fort modique. On fournit même des semailles aux pauvres laboureurs qui en manquent, à condition de les rendre à la moisson prochaine.

M. de la Borde assure que la prospérité n'est pas en Andalousie ce quelle pourroit être, à cause de la trop courte durée des baux. Les fermiers ne s'occupent nullement de l'amélioration des terres qui ne serviroit qu'à faire augmenter le prix de leur location. Ils n'entretiennent

ni vergers, ni potagers, ni plantations, et ne cultivent guères que les grains et les pâturages.

Les terres se divisent en trois parties; une seule se cultive, une autre reste en jachère, et la troisième ne sert qu'à la nourriture des bestiaux du fermier, qui les augmente autant qu'il lui est possible, pour profiter du court délai de son bail.

Le vent de Solano dont nous avons déjà parlé (1) est funeste aux récoltes de l'Andalousie. Lorsque ce vent amène l'air enflammé des côtes d'Afrique, il dessèche les grains en un moment. Delà résultent des famines et des séditions.

On cultive des cannes à sucre de-

(1) A l'article Cadix.

puis Malaga jusqu'à Gibraltar, et particulièrement dans le canton de Marvella.

Les cannes y sont broyées au moyen d'un mécanisme ingénieux. Les meules tournent avec tant de rapidité que dans l'espace de vingt-quatre heures on y écrase deux mille huit cents arrobes de cannes. Les chaudières sont mises en ébullition par des fourneaux à reverbère, ce qui augmente l'activité de la flamme, et économise la moitié du combustible.

On a imaginé un procédé pour la reproduction des oliviers. On coupe une branche de la grosseur du bras ; on la fend dans sa partie inférieure en quatre parties au moyen de deux incisions profondes de sept ou huit pouces. Une petite pierre insérée

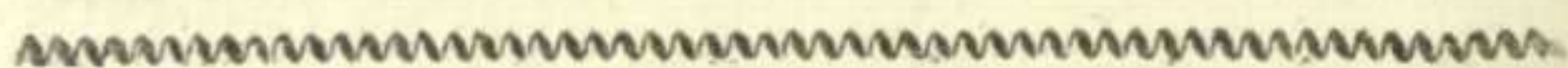
dans chacune des fentes les empêche de se rapprocher. On enfonce cette bouture en terre à une profondeur de deux pieds. Une rigole pratiquée tout autour maintient la jeune plante dans l'humidité et lui fait prendre racine.

« Avec quelque soin particulier, dit M. de la Borde, l'huile pourroit être excellente en Andalousie ; mais elle y est âcre, forte, souvent puante, ce qui vient des vices de sa fabrication, qui sont à-peu-près les mêmes dans toute l'Espagne ».

Sous les Romains l'Andalousie possédoit plusieurs mines d'or et d'argent ; la découverte de l'Amérique y a fait presque renoncer ; mais on exploite avec succès diverses mines de cuivre et de plomb.

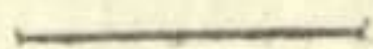
La mine de Rio-Tinto étoit déjà

connue du temps des Romains. En 1762 le hasard a fait découvrir à soixante pieds de profondeur, une ancienne galerie où s'est trouvée une inscription romaine gravée sur une plaque de cuivre extrait de la mine, longue de trois pieds sur deux de large.



MOEURS DES ANDALOUS.

MAJOS ET MAJAS.



LES habitans de l'Andalousie ont dans leurs manières une vivacité, et dans l'opinion qu'ils manifestent à tout propos d'eux-mêmes, une jactance, un amour-propre, qui les ont fait surnommer les Gascons de l'Espagne.

Leurs *Majos* et leurs *Majas*, c'est-à-dire leurs élégans du menu peuple et leurs petites-maitresses sont souvent exposés à la risée publique sur les théâtres de Madrid et des provinces.

« Les majos, dit M. Bourgoing, sont des espèces de petits-mâîtres du bas-étage, ou plutôt de bravaches, dont la fanfaronnade froide et grave est peinte dans tout leur extérieur.

« Leur visage à demi caché sous un bonnet d'étoffe brune qu'on nomme *montera* (1), porte un caractère de sévérité menaçante et d'humeur, qui semble tout braver, qui ne s'adoucit pas même auprès d'une maîtresse. Les suppôts de la justice osent à peine s'attaquer à eux.

« Veut-on les provoquer, même par des cajoleries, un geste d'impatience, ou un regard foudroyant,

(1) Voyez dans le tome précédent la planche qui représente le marchand d'oranges de Murcie, et l'explication en regard.

quelquefois une longue rapière cachée sous leur vaste manteau , avertit qu'on ne se familiarise pas impunément avec eux. »

Les majos portent quelquefois , au lieu de la montera , un chapeau rond à larges bords rabattus. Lorsque le roi Charles III proscrivit ces grands chapeaux , et surtout les larges manteaux , à la faveur desquels se dérobaient trop souvent des assassins immédiatement après avoir frappé leur victime , les Andalous furent les seuls qu'on ne put faire renoncer à cet ancien costume national.

M. de la Borde , qui s'exprime à peu-près dans les mêmes termes sur les majos , donne une idée toute différente des *majas*.

« L'Andalousie , dit cet écrivain ,

est également le pays des majas , de ces femmes dont le nom ne doit pas les faire confondre avec l'espèce dont il vient d'être parlé ; elles sont aussi séduisantes que les majos peuvent être repoussans. Un air dégagé , une tournure aisée , une démarche leste , un œil vif, attrayant, animé , un sourire fin et agréable , une taille svelte , une chaussure recherchée , un costume élégant et léger , des graces variées , un son de voix cadencé , une amabilité naturelle , des gestes expressifs , sont les attributs de ces femmes aussi dangereuses qu'aimables.

« Habiles dans l'art de séduire , elles connoissent tous les moyens d'y réussir ; elles les employent avec adresse , le plus souvent avec succès ; libres dans les propos , plus libres

dans le maintien , elles agacent , elles attaquent , elles invitent , et il est difficile de leur résister ».

Quoique l'on ne produise les majos et les majas sur le théâtre espagnol que pour les tourner en dérision , ces amusantes copies font quelquefois naître le désir de les imiter. Les jeunes gens d'un rang distingué , jaloux de se singulariser , adoptent le costume , le ton de voix , les manières de ces fats ridicules. C'est ainsi que sur la scène française on voyoit autrefois Bellecourt singer , dans *l'Homme à bonnes fortunes* , les manières des jeunes seigneurs , et être ensuite copié lui-même par ceux qu'il avoit voulu contrefaire.

GITANOS.

LES Bohémiens, cette race errante, sur l'origine de laquelle plusieurs savans ont publié dernièrement de laborieuses recherches, existent en Espagne depuis un temps immémorial. On leur donne le nom de *Gitanos*, qui paroît être une corruption du mot primitif *Ægyptianos*, c'est-à-dire Egyptiens. Du même terme les Moldaves ont fait *Cyganis*; les Allemands *Zigeuner* et les Anglais *Gypsies* (1).

(1) M. Grellmann fait venir de l'Indostan cette race singulière.

L'époque la plus reculée où leur présence en Espagne soit constatée, ne remonte cependant pas au-delà du commencement du 15^e siècle; mais il est probable que l'établissement des Gitanos, dans ce pays, s'étend beaucoup plus loin. Ces hordes d'aventuriers parcourant toutes les contrées de l'Europe, et prosrites partout, se fixèrent en Andalousie. Les nobles trouvèrent quelque intérêt à les protéger, et partagèrent avec eux le fruit de leurs brigandages.

Les premiers Bohémiens ont paru dès le temps de la république romaine. C'étoient des vagabonds qui vivoient aux dépens de la crédulité des peuples; non-seulement ils prétendoient avoir le don de guérir de toutes les maladies, mais ils mena-

çoient , au nom d'Isis , de rendre aveugles ceux qui leur refusoient des aumônes , ou de leur communiquer par des paroles mystérieuses une espèce de lèpre , nommée *Tympanite de Péluse*.

En Espagne , ils extorquèrent de même de l'argent en disant la bonne aventure , et ils suppléèrent par des filouteries aux tributs volontaires , toujours trop modiques à leur gré.

Aventino del Rio , Sébastien Muntero et d'autres auteurs , ne parlent qu'avec effroi des déprédations des Gitanos. Ils les représentent comme des sorciers et couverts de tous les genres de crimes.

La poltronnerie seule empêche les Gitanos de se livrer plus souvent qu'ils ne font , à des attaques à force ou-

verte. Cependant il est des exemples de brigandages atroces commis par eux. Ils ont entr'autres attentats pillé la ville de Logroño , pendant que la peste y régnoit , et que les habitans étoient trop foibles pour se défendre.

Avant l'édit de Charles III qui a proscrit cette race impie et dangereuse (quoiqu'il s'en cache encore un grand nombre sur les divers points du royaume) les Gitanos s'étoient rendus redoutables. Ils vivoient au milieu des bois et des montagnes dans des repaires inaccessibles où ils bravoient toute surveillance de la police ; et sortant par bandes de dix ou douze ils infestoient les environs.

« Dans les campagnes , dit M. de la Borde , ils voloient les fruits des jardins et les volailles des basses-cours.

« Sur les chemins ils arrêtoient les voyageurs ; ils leur demandoient l'aumône ; ils les forçoient à se laisser dire la bonne aventure , et ensuite à leur donner de l'argent ; ils leur escamotoient ce qu'ils pouvoient leur attraper : ils étoient des filoux très-habiles et très-adroits ; quelquefois ils détrousoient absolument les passans.

« C'étoient presque toujours les femmes qui portoient la parole ; leur ton étoit leste , hardi , grivois , licencieux , agaçant jusqu'à la dernière impudence.

« Ils entroient quelquefois dans les villages , et rien n'y étoit en sûreté ; leur arrivée y répandoit la terreur ; on fermoit les portes des maisons ;

les femmes et les enfans se cachotent. . . .

« Ils se perpétuoient de père en fils ; s'aggrégoient même d'autres oisifs , d'autres vagabonds ; leur race se maintenoit ainsi , et se conservoit toujours.

« Ils étoient agiles , robustes , endurcis à la fatigue ; leurs gestes étoient animés et expressifs ; leur langue avoit une volubilité impétueuse ; ils mentoient avec impudence ; ils donnoient à leurs mensonges un air , trop souvent persuasif , d'une vérité ingénue. Leur visage étoit basané , fin , malin , rusé ; ils avoient , en un mot , cette tournure qui est ordinaire aux fripons adroits et expérimentés dont tout l'art consiste à faire des dupes. »

Depuis l'édit de Charles III , les Gitanos ont été obligés de se fixer dans différens villages et d'y exercer un métier quelconque. Ils ne peuvent s'absenter du séjour désigné que pour peu de temps et avec la permission formelle des autorités.

Tous parlent l'espagnol, ils ont cependant entr'eux un argot particulier qui paroît être le même dans tous les pays que parcourent leurs tribus nomades.

Quoique le plus grand nombre des Bohémiens habitent la Hongrie et l'Allemagne , les écrivains allemands sont peu d'accord sur les caractères distinctifs de leur idiôme. Les uns veulent que ce soit une véritable langue , d'autres prétendent que c'est un jargon de convention analogue à

celui qui est usité dans les prisons ou parmi les voleurs. Cette langue paroît trop compliquée pour être le fruit d'une simple convention , et pour que des tribus séparées par des centaines de lieues en aient conservé la tradition intacte.

Le langage des Bohémiens ou des Gitanos n'a pas un mot , pas un son , pas une inflexion qui se réfère à l'idiome allemand avec lequel il devroit naturellement avoir des rapports. Büsching prétend y avoir découvert des termes valaques , slaves , hongrois , etc. , mais c'étoient peut être autant de néologismes , et l'effet du mélange nécessaire des idiomes. Il ne seroit point sans doute impossible de découvrir dans l'idiome des Gitanos quelques locutions espagnoles.

Ce qui rend au surplus le problème difficile à éclaircir, c'est le défaut de monumens ; les Bohémiens ne savent, en général, ni lire, ni écrire, et l'on ne peut connoître s'ils ont eu dans l'origine, une écriture particulière à leur langue.

Obligés de se fixer dans les villages qu'ils ont choisis, ou qui leur ont été assignés pour leur résidence, les Gitanos n'en ont pas moins conservé le ton, les manières et le genre d'habillemens de leurs ancêtres.

Leur garde-robe est fort économique, presque jamais ils ne portent ni bonnet, ni chapeau, ni rescille pour se couvrir la tête ; ils ont peu de linge, et tout leur vêtement consiste pour l'ordinaire, en une chemise et une paire de culottes.

Ce n'est pas qu'ils aient les beaux habits en horreur : la pauvreté seule leur a donné l'habitude de cette privation. S'ils peuvent se procurer un vêtement somptueux par don, par vol, ou même par achat, ils en saisissent volontiers l'occasion, et se couvrent de cette parure sans prendre garde si elle s'accorde avec le reste de leur costume. Mais comme ils aiment pour le moins autant les liqueurs fortes que le luxe des habits, ils vendent ou mettent en gage leur riche vêtement presque aussitôt qu'ils se le sont procuré, et demeurent constamment couverts de haillons.

Le vert est une couleur qui plaît aux Bohémiens, mais ils préfèrent de beaucoup la couleur rouge. Ce goût leur est commun avec les races

d'hommes qui tirent leur origine de la Tartarie.

Les femmes sont dans un état aussi misérable , aussi délabré que les hommes , et l'on éprouve à leur vue un dégoût invincible. Souvent le costume des deux sexes est difficile à reconnoître , car les femmes portent volontiers de longs pantalons de tricot.

Cette simplicité ordinaire ne les empêche pas non plus de se parer quand elles en trouvent l'occasion. On les voit appliquer sur leurs tempes de grandes mouches de soie noire , et charger de clinquans leur cou et leurs oreilles.

Fainéans à l'excès les Gitanos ne se sont livrés que par force à des professions utiles. Quelques-uns ont embras-

sé le métier de forgeron ; ils fabriquent des fers de cheval , des anneaux de fer , des clous , des couteaux , des cachets , de grosses aiguilles ; ils raccommodent les vieux chaudrons , et font divers petits ouvrages en cuivre ou en étain.

Ils emploient pour cela les instrumens ou les matériaux les plus grossiers. Un vieux morceau de ferraille , corrodé par la rouille , leur tombe-t-il sous la main , ils s'en emparent pour lui donner une nouvelle forme. Une grosse pierre leur sert d'enclume ; ils allument du feu avec de la bruyère , s'ils n'ont pas d'autre combustible. Ils ne travaillent point debout , comme nos forgerons , mais assis. Cette position très-favorable à leur goût pour la paresse , est néces-

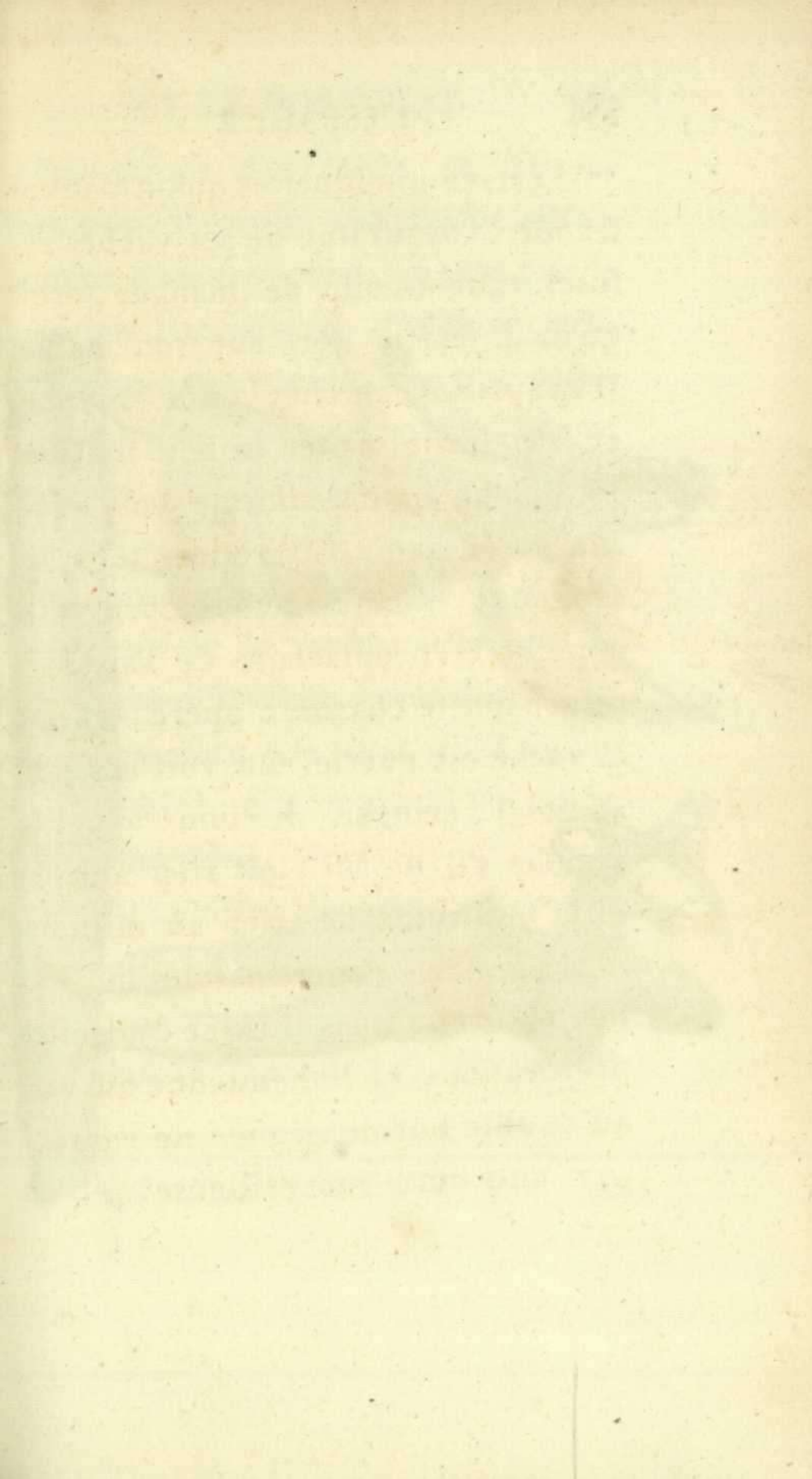
sitée d'ailleurs par les petites dimensions de leurs outils : c'est une femme ou un enfant qui fait agir le soufflet.

Les femmes font le commerce des vieux habits, ou vivent du produit de leurs débauches. Un plus grand nombre se livre au métier lucratif de dire la bonne-aventure; c'est par la chiromancie, c'est-à-dire par l'inspection de la main qu'elles se flattent de deviner le passé et de prédire l'avenir.

On leur suppose aussi le secret de remèdes efficaces, le talent de guérir les bestiaux malades, ou de découvrir les effets volés. Il n'est point de ruses qu'elles n'emploient pour accréditer l'opinion que les gens simples de la campagne ont de leur savoir-faire. Voici un de leurs tours les plus singuliers.

Il arrive quelquefois qu'un pauvre fermier voyant une de ses vaches refuser tout-à-coup de manger, croit qu'on a *jelé un sort* sur son étable. Il va aussitôt chercher la Bohémienne, et la prie de visiter la bête malade. La Bohémienne s'enferme dans l'étable après avoir fait retirer tous les témoins; quelque temps après elle appelle le propriétaire de l'animal, assure que le charme a opéré, et que la vache est guérie. On voit en effet l'animal manger de bon appétit, comme s'il ne lui étoit rien arrivé; et la multitude de crier au miracle.

Ce prestige s'opère par des moyens fort naturels, mais il exige d'adroites préparations. La Bohémienne qui vise au double but de gagner de l'argent par une cure merveilleuse, et en





Danse des Citamors.

même-temps d'accroître sa réputation pour l'avenir, s'approche adroitement d'un troupeau, et sans que le bouvier l'aperçoive, frotte le museau d'une des vaches avec une composition d'un goût détestable. Dès ce moment, l'animal refuse toute nourriture. La Bohémienne n'a donc autre chose à faire que de laver en secret le museau de la vache, avec une liqueur qui détruit ou neutralise l'effet de la première. L'odorat de la vache étant rétabli, elle reprend le cours de ses fonctions.

Les Bohémiens des deux sexes sont d'intrépides danseurs; ils exécutent pour quelques pièces de monnaie leurs danses lascives (1). Ils jouent

(1) Voyez la planche en regard.

aussi de quelques instrumens à vent, d'une espèce de violon, et de la guitare. Il y a des Bohémiennes qui excellent dans la musique vocale, et Swinburne assure que plusieurs d'entr'elles font leur fortune, *en ne donnant que des chansons.*

Leurs mariages sont précoces. A peine un jeune homme a-t-il atteint l'âge de quatorze à quinze ans qu'il se choisit une compagne âgée ordinairement d'une ou deux années de moins que lui. Un homme de leur caste fait les fonctions de prêtre ; les cérémonies nuptiales ne sont pas longues. Les Gitanos ne sont arrêtés par aucune considération de proximité des liens du sang. Mais ils ne prennent jamais une épouse qui ne soit pas de leur caste.

Les malheureuses femmes sont traitées avec une excessive sévérité ; des coups appliqués avec force sont la punition des moindres fautes ; leurs maris ont droit de les répudier quand il leur plaît.

Comme les femmes sont sujettes à avoir beaucoup d'enfans, et que les ménages des Gitanos sont très-pauvres, on ne fait pas beaucoup de cérémonies pour recevoir un nouveau-né. La plupart du temps les accouchemens se font en plein air par une sage-femme de la même caste ; on lave l'enfant dans l'eau froide, et on l'enveloppe de haillons.

Vient ensuite le baptême. Quoique ces peuples n'aient point, à proprement parler, de religion, ils se disent chrétiens, et même hors de l'Es-

pagne , ne négligent point le baptême. C'est sans doute afin de donner une plus sûre garantie de leur exactitude à accomplir cette formalité, que les Gitanos emploient le plus souvent pour parrain et marraine des individus connus notoirement pour n'être pas de leur caste. Mais les témoins sont presque toujours des misérables qui ne valent pas mieux que les Gitanos.

Quelquefois à la vérité ces hommes adroits spéculent sur la commisération des âmes pieuses. Il peut arriver qu'une personne riche , charmée de la jolie figure d'un enfant , demande s'il est baptisé. Les père et mère répondent qu'il ne l'est pas encore. Un parrain et une marraine se présentent aussitôt , et ne manquent pas de

faire à l'enfant et à ses parens des cadeaux de quelque valeur. Ceux des Gitanos qui enfreignent les ordonnances, et errent d'une province à l'autre, font ainsi baptiser leur enfant deux ou trois fois sur la route.

Les femmes des Gitanos ne se plaignent pas de leur fécondité. La vue d'un malheureux enfant dans leurs bras leur procure des aumônes plus abondantes, et leur fait pardonner leurs vols, quand on les surprend en flagrant délit.

Les enfans élevés avec une dureté extrême, et nourris des alimens les plus grossiers, sont cependant bien faits, très-vifs, très-bien portans, et sont surtout remarquables par la beauté de leurs yeux. Vêtus de quelques misérables lambeaux pendant

l'hiver, et absolument nus pendant l'été, toute la parure de ces enfans consiste dans la manière dont leurs cheveux sont relevés sur le sommet de la tête.

A peine un petit garçon, ou une petite fille sont-ils en état de courir, qu'on leur apprend à danser d'une manière bizarre. Il faut qu'ils sautent sur une jambe, en tenant l'autre étendue en arrière. A mesure qu'ils grandissent, on leur apprend différens tours, différentes attitudes grotesques, pour qu'ils puissent gagner leur vie en amusant les passans.

Le père se charge de l'éducation physique; la mère préside à l'éducation *morale*: c'est elle qui leur enseigne à voler. On ne leur donne guères de coups que lorsqu'ils mon-

trent de la maladresse en ce genre ; le reste du temps ils sont caressés par leurs parens, et cela même contribue encore à développer leurs penchans vicieux.

Les Gitanos sont en général d'une santé robuste, ils ne connoissent, pour ainsi dire, ni maladies, ni médecins. En cas d'indisposition, ils mettent dans leur soupe un peu de safran, ou bien ils se scarifient diverses parties du corps : seule manière dont ils pratiquent la saignée. Quand ils se sentent menacés d'une mort prochaine, comme ils n'ont l'idée d'aucuns secours, ni temporel, ni spirituel, ils s'abandonnent à un lâche désespoir, et pleurent quelquefois comme des enfans. Tel est le

prix qu'ils attachent à la vie, que parmi eux on ne voit presque pas de suicides. Ils ne privent jamais non plus leurs enfans du jour qu'ils leur ont donné. S'il est vrai qu'ils soient d'une origine orientale, et qu'ils proviennent, comme le soutient M. Grellmann de la caste indienne des Sudders, leurs mœurs, sous ce rapport, ont subi une importante et salutaire révolution.

Quand un Bohémien est mort, sa veuve, ses parens font retentir l'air de leurs lugubres acclamations. Les mêmes cris accompagnent le convoi, et en font à-peu-près la seule cérémonie.

Les auteurs dramatiques espagnols placent souvent des Gitanos dans les

Saynètes et les *Tonadillas*, espèce d'intermèdes; en effet les copies, aussi bien que les modèles de cette race, plaisent beaucoup aux gens du beau monde.

« On leur prête sur le théâtre, dit M. Bourgoing, des rôles piquans par leur originalité, mais dont l'effet est d'apprivoiser avec le vice, en le parant des fleurs de la gaieté.

« Ce sont, pour ainsi dire, les bergers de la scène espagnole, moins insipides assurément, mais aussi moins innocens que les nôtres. Leurs escroqueries, leurs complots, leurs intrigues amoureuses, dignes de leurs mœurs, sont le sujet de plusieurs intermèdes, et l'école à laquelle se forme plus d'un spectateur ».

M. de la Borde a donc peut-être tort de dire qu'aujourd'hui l'on n'entend plus parler des Gitanos. On y faisoit peut-être peu d'attention pendant le cours de la dernière guerre, lorsque toute la population couroit aux armes, et que la levée des *guerrillas* ouvroit une vaste carrière : foule des hommes avides de pillage et de butin. Sans doute les Gitanos se distinguoient à peine alors des autres Espagnols animés par les mêmes passions soit de la haine et de l'esprit national, soit de la cupidité.

« Ils exercent, dit M. de la Borde, les métiers qui sont le plus analogues à leur ancien génie, ceux où il est plus aisé de faire usage de leur adresse à tromper, principalement ceux de

revendeurs, de maquignons, de tondeurs de mules, de cabaretiers, de taverniers.

« Ils ne vivent qu'entr'eux; les autres les fuient, et leur témoignent du mépris et de la méfiance ».

FANDANGO ET BOLÉRO.

LA danse des Gitanos, les attitudes non moins grotesques des fakirs ou mendians arabes, n'ont pas peu contribué peut-être à communiquer aux danses nationales des Espagnols un caractère particulier.

C'est en Andalousie que l'on est le plus passionné pour le fandango, le boléro et autres exercices de ce genre; les acteurs qui les exécutent sur le théâtre de Madrid, prennent ordinairement le costume andalous.

Dans la bonne société, l'on ne danse presque plus le fandango; on

y a substitué le boléro ou voléro (1); depuis quelque temps le menuet, les contre-danses françaises acquièrent de la vogue.

Le menuet déjà grave par lui-même est devenu plus sérieux encore chez les Espagnols; cependant les anciennes danses du pays sont d'une vivacité remarquable.

Le fandango et le boléro s'exécutent entre deux personnes. Les seguidillas, espèce de contre-danse, se font à huit; on y a adapté les pas et une partie des mouvemens des deux premières danses. C'est à-peu-près

(1) Dans la prononciation espagnole, le *b* et le *v* sont distingués par une nuance presque imperceptible : les nationaux s'y trompent eux-mêmes.

comme si dans nos salons on exécutoit une gavotte à quatre, chaque couple faisant alternativement ses passes.

« Il y a lieu de croire, dit M. de la Borde, que c'est du fandango que Martial a voulu parler, lorsqu'il *fait tomber le poids de sa satire* sur les danses lubriques de la Bétique, aujourd'hui l'Andalousie, surtout sur celles du canton de Cadix, et sur la manière voluptueuse dont les femmes les exécutent.

« C'est une danse vraiment extraordinaire : un voyageur de nos jours, M. Baretti, l'a définie avec raison une convulsion régulière et harmonieuse de tout le corps ; le boléro en est une imitation, mais dépouillée des accessoires qui donnent au fandango, un caractère beaucoup plus libre ».

Callimaque dans son hymne sur Délos décrit une danse pour laquelle, dit-il, Thésée étoit passionné. Sa ressemblance avec le fandango est frappante.

Pline, dit entr'autres dans une de ses épîtres : « Venez ce soir, nous souperons ensemble : nous boirons d'excellens vins ; les paons, les rossignols, les grives de Malte, le *sanglier à la Troyenne* (1), rien ne sera oublié, et je vous procurerai le divertissement d'une danse espagnole. »

Les danseurs règlent eux-mêmes

(1) Un commentateur a pris, au sujet de ce passage, la peine d'observer qu'il ne faut pas confondre le *sanglier à la Troyenne* avec les *hures* et autres charcuteries de *Troyes en Champagne*.

la cadence de leurs pas au son des castagnettes , tandis qu'un ou plusieurs musiciens les accompagnent avec la guitare et le tambourin (1).

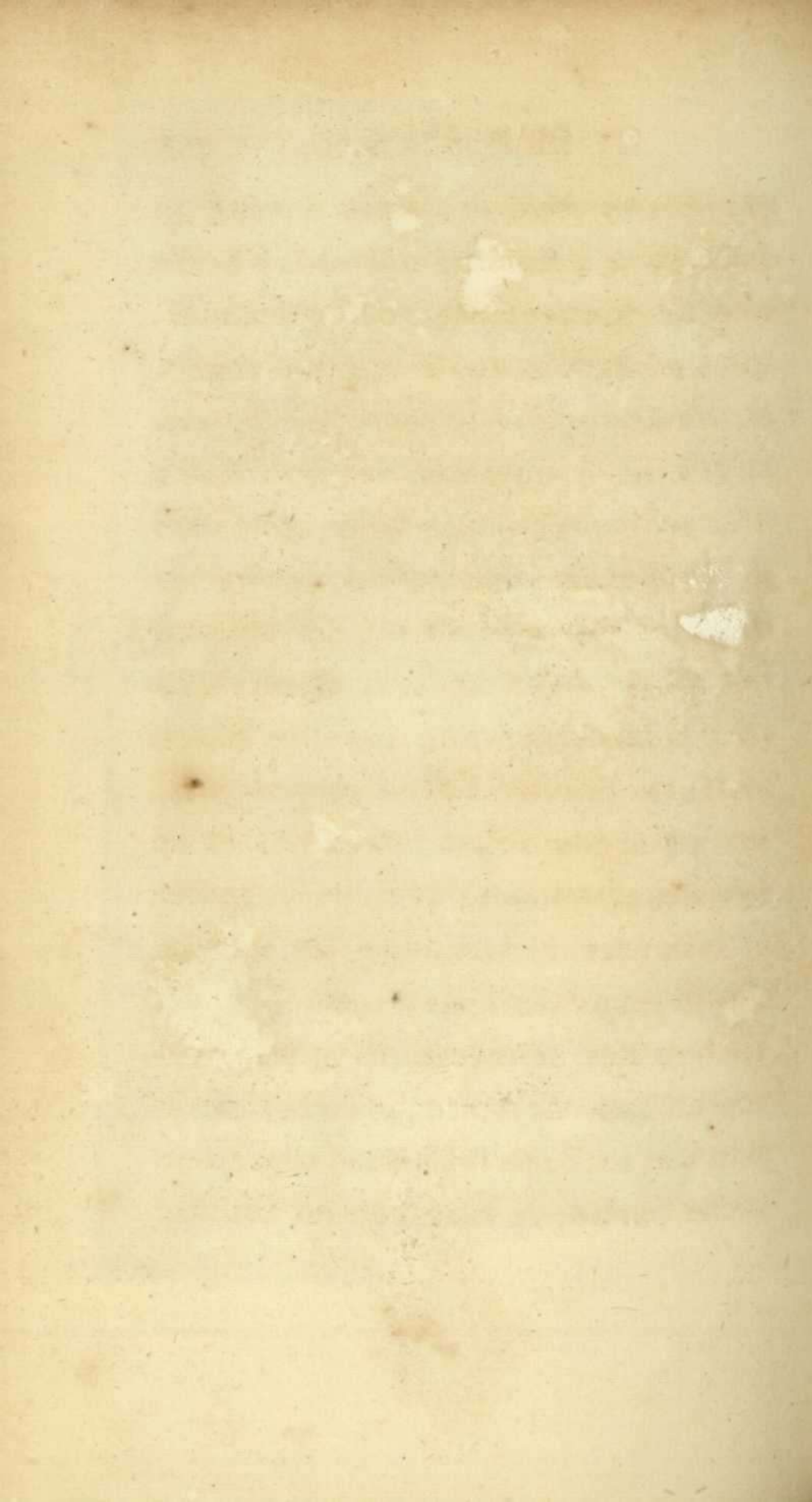
Le boléro, quoique plus décent que le fandango , a cependant moins de gravité. La danseuse surtout doit donner à ses pas une vivacité singulière. La tête , les yeux , tous les traits du visage ne sont pas moins en action que les bras et les pieds.

On a donné ces dernières années avec beaucoup de succès au théâtre du Vaudeville une jolie pièce , intitulée le *Procès du Fandango*. C'est l'imitation d'une comédie espagnole. Mais dans celle-ci ce n'est pas devant des juges de province que s'élève cette

(1) Voyez la planche en regard.



Le Bolero.



grave contestation, c'est devant le consistoire à Rome. Telle est la liberté que se donnent les poètes dramatiques espagnols qu'ils ont osé représenter le Pape et le sacré collège occupés de la question de savoir s'ils n'interdiront point le fandango, sous peine d'excommunication contre les danseurs. Cependant un des opinans fait sentir qu'on ne sauroit condamner légèrement une pareille danse sans la connoître. Sur sa proposition, un jeune couple est introduit, et au son des instrumens déploye les graces séduisantes du fandango. La gravité des juges ne tient pas à cette épreuve. Le lieu des délibérations se transforme en salle de danse ; prêtres, cardinaux et le Pape lui-même se mettent de la partie ; le fandango est absous.

Cette comédie a pour fondement une anecdote populaire ; M. Townsend, qui la rapporte sans prétendre lui faire accorder plus de foi qu'elle n'en mérite, observe cependant qu'il ne seroit pas difficile de la voir se réaliser.

« Si l'on entroît subitement, dit-il, dans un temple ou dans une cour de justice, en jouant l'air du fandango ou du boléro, prêtres, juges, avocats, auditoire, plaideurs et les accusés eux-mêmes quitteroient sur-le-champ leurs places, et se mettroient à danser. »

M. Picard a mis à profit cette idée dans une jolie scène de son Alcade de Molorido.

L'olle, le cachirulo, la guaracha et le sabateno, sont d'autres danses

qui s'exécutent par les gens du peuple, et qui ont plus ou moins de rapport avec le fandango. Le son de la guitare ou des castagnettes anime les danseurs; les femmes marquent la mesure en frappant du talon avec force. Il y a aussi des danses de batonistes qui s'exécutent dans diverses provinces, particulièrement à Valence.

L'une d'elles qui ressemble beaucoup à la pyrrique des anciens, consiste à jeter en l'air de longs bâtons et à les reprendre avec beaucoup d'adresse, sans que les bâtons des différens danseurs se heurtent les uns les autres, ou tombent à terre.

La danse des œufs est fort comique, mais nous voyons souvent nos bateleurs forains en exécuter une toute semblable; on arrange à terre

un grand nombre d'œufs placés symétriquement à des intervalles fort rapprochés. Il faut que les danseurs sautent au milieu des œufs, avec une mesure parfaite et sans jamais les toucher.

Lorsqu'on donne un bal dans une société distinguée, on choisit ordinairement parmi les cavaliers invités deux maîtres de cérémonie. Ils se nomment *bastoneros*, parce qu'ils tiennent une canne à la main et le chapeau sous le bras, pour se distinguer de la foule des danseurs. L'un des *bastoneros* est désigné pour les dames, l'autre pour les hommes. Ce sont eux qui choisissent les danseurs pour les menuets ou les contredanses. Sévères sur l'étiquette, ils règlent sur le rang et d'autres convenances

particulières la formation de ces groupes joyeux, et veillent à ce que chacun danse à son tour.

Autrefois la dame choisie pour danser ne devoit pas attendre que son cavalier vînt lui donner la main, elle devoit se rendre seule à la place désignée. Elle retournoit de même sans être conduite par son cavalier. Cet usage avoit pour fondement l'extrême jalousie des maris ou la surveillance rigoureuse des mères. Il ne falloit pas qu'une jeune personne se dérobat un seul moment dans la foule, qu'un seul mouvement de ses lèvres, qu'un seul de ses regards pût échapper à son argus, qu'elle pût recevoir ou donner, soit par parole, soit par écrit, l'indication d'un rendez-vous. Mais soit qu'on ait éprouvé que ce

soin extrême à sauver les apparences ne suffisoit point pour atteindre le but, soit que les mœurs aient été relâchées, on a adopté sous ce rapport l'usage français. Les cavaliers vont chercher les dames à leur place, et les reconduisent après la danse. Ils ont pareillement soin qu'elles ne manquent pas des rafraîchissemens nécessaires.

ROYAUME DE GALICE.

CETTE province, érigée en royaume, vers l'an 1060 par Ferdinand, dit le Grand, roi de Léon et de Castille, étoit habitée autrefois par un peuple belliqueux, nommé les *Callaïciens*, d'où sont venus les noms de Galiciens et de Galice, par une très-légère altération dans la prononciation et l'orthographe.

Située à l'angle nord-ouest de l'Espagne, la Galice forme un carré irrégulier; elle est bornée à l'est par les Asturies, Léon et la vieille Castille; au midi par le Portugal; au nord

et à l'ouest par l'Océan. Saint-Jacques de Compostelle en est la capitale et le siège de l'archevêque; le capitaine général et l'audience royale résident à la Corogne. Les deux villes que nous venons de nommer, et le port du Ferrol, sont les plus importans de la Galice.

On compte sur l'immense développement de ses côtes une quarantaine de ports, ou petites anses, mais le Ferrol et la Corogne sont les plus propres à recevoir les bâtimens de guerre.

Cet avantage est racheté par l'humidité et l'insalubrité du climat. Le ciel est rarement pur et serein dans la Galice, et l'on a des pluies continues pendant une grande partie de l'année.

Cela n'empêche pas qu'il n'y ait dans cette province des exemples remarquables de longévité. Un laboureur de Fofinances mourut en 1726, âgé de cent quarante-six ans.

A la même époque le curé de la paroisse de San-Juan de Poyo avoit administré les sacremens à treize malades dont les âges réunis faisoient quatorze cent quatre-vingt-dix-neuf années. Le plus jeune avoit cent dix ans; le plus vieux cent vingt-sept.

Compostelle est l'ancienne Brigantium. Voici, selon la légende, le motif du changement de son nom.

Saint-Jacques devoit souffrir le martyre dans le lieu où il verroit paroître une étoile: de là est venu le nom de *Campo-Stella*. Le zèle et la crédulité

du peuple vont bien plus loin , et l'on montre à *Padron*, village près de Compostelle, une pierre creuse, laquelle suivant la tradition , n'est autre chose que le petit bateau où Saint-Jacques arriva après avoir traversé des mers périlleuses.

On ne dit pas si c'est véritablement sur cette pierre que le Saint a navigué, ou si le bâtiment dont il s'est servi a subi cette métamorphose.

Le tombeau du Saint est dans la cathédrale et attire continuellement une foule de pèlerins, non-seulement des diverses contrées de l'Espagne, mais de l'intérieur même de la France. Notre roi Louis-le-jeune fut du nombre de ces pieux voyageurs.

La statue de Saint-Jacques , haute de deux pieds , est en or massif (nous

ignorons si elle est restée dans cette ville à l'approche des Français, ou si on l'y a rapportée après l'avoir enlevée par une précaution assez sage). Les reliquaires sont en vermeil, et enrichis d'une profusion de pierreries. La coupole de la chapelle est incrustée de lames d'or et d'argent. On y brûle toutes les nuits plus de mille bougies.

« Qu'on se fasse, si on le peut, dit M. de la Borde, l'idée de la féerie de ce lieu, par la réflexion de cette quantité de lumières sur ces masses d'or, d'argent, ciselées de toutes les façons, et recouvertes de diamans, pierreries et perles. La vue en est éblouie, mais elle se repose bientôt avec complaisance sur un

millier de fidèles qui jour et nuit y sont prosternés ».

La Corogne, en espagnol *Coruna* est une des places maritimes les plus importantes de l'Espagne. C'est par là que l'armée anglaise vivement poursuivie par les Français, parvint à faire sa retraite et à s'embarquer en bon ordre, mais le général Moore paya de sa vie le salut de ses troupes. Il fut tué dans un combat très-vif d'arrière-garde.

Quelques personnes pensent que ce nom de *Coruna* est une corruption de *corona* qui dans la même langue signifie *couronne*, et indique la forme circulaire du port. D'autres assurent que ce mot n'est qu'une altération de *colonna* ou *coluna*. En effet on admire encore dans cette ville

un tour cylindrique, ouvrage soit des Phéniciens, soit des Romains, que les uns appeloient la colonne d'Hercule, les autres la colonne de Mars. Quoiqu'il en soit, ce monument est admirable par son élévation prodigieuse, par la hardiesse et la solidité de sa construction.

« Si cette tour, dit M. de la Borde, est l'ouvrage des Phéniciens, comme tout porte à le croire, il est possible de tout concilier en supposant que les Romains, voulant conserver ce monument, et en reconnoissance de leur triomphe sur les Carthaginois, enfans des Phéniciens, l'ont consacré à leur divinité tutélaire.

Le Ferrol, à dix lieues du cap Ortégal, n'étoit encore en 1754 qu'une bourgade occupée par des caboteurs

et des pêcheurs. Depuis ce temps l'amélioration du port a favorisé l'accroissement de la ville. Ce port a l'avantage d'être garanti de tous les vents ; mais il n'est ouvert qu'à la marine royale. Les vaisseaux marchands abordent à la Corogne qui, depuis le règne de Charles III, entretient un commerce assez suivi avec l'Amérique, par les voies de Buenos-Ayres et de la Havane.

Le port est tellement fortifié d'ailleurs que les vaisseaux ne peuvent y entrer qu'en filant l'un après l'autre, l'espace d'une lieue, le long d'une côte hérissée de forts et de batteries.

Du côté de la terre on ne sauroit ouvrir de tranchée à cause de la nature particulière du sol.

La population de la ville n'est que

de huit mille habitans , mais en temps de guerre le séjour des flottes y amène un nombre considérable d'étrangers , et l'on a compté au Ferrol jusqu'à vingt mille individus à la fois.

Un immense bassin est destiné à recevoir les escadres ; chaque vaisseau a son magasin à part où tout ce qui lui appartient est rangé dans le plus grand ordre. On n'a épargné pour former cet établissement ni argent, ni soins de tous genres.

CORDÉLIERS

OU

FRANCISCAINS.

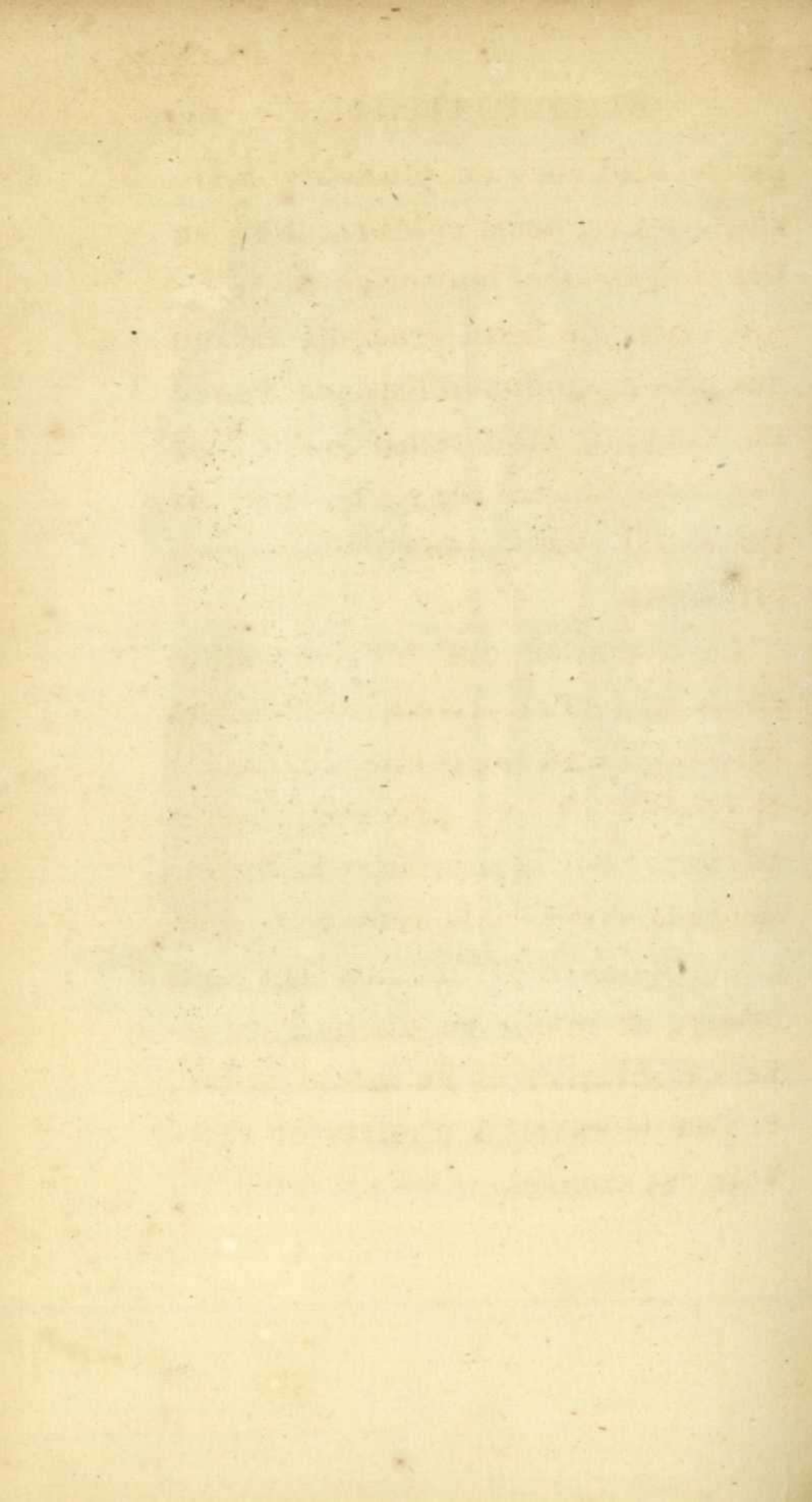
IL y a à Compostelle et dans les autres villes de la Galice des couvens de différens ordres, et entr'autres de cordeliers.

Leur costumé est le même que celui des religieux du même ordre que nous connoissions autrefois en France (1), mais la règle n'est pas tout-à-fait la même. Cet ordre se

(1) Voyez la planche en regard.



Franciscains.



divise d'ailleurs en plusieurs branches ; les capucins et les récollets en tirent également leur origine.

L'ordre de Saint-François est un des plus répandus en Espagne. Fondé en 1209, il étoit remarquable par l'austérité de sa règle ; la cour de Rome lui avoit conféré d'immenses privilèges.

La discipline des religieux espagnols, en général, est aujourd'hui fort relâchée. Les derniers rois, Charles III et Charles IV, ont pris des mesures efficaces pour la suppression de plusieurs couvens et la réduction d'un grand nombre de moines. On s'est occupé de réunir en un seul les divers établissemens du même ordre, et l'on défendoit à d'autres de recevoir des novices.

Le gouvernement trouve cependant son intérêt à maintenir les monastères, parce que les tributs qu'il perçoit sur les biens des moines surpassent les impôts que lui rapporteroient les mêmes biens entre les mains de particuliers.

Quoique les religieux soient extrêmement multipliés en Espagne, M. de la Borde combat par des calculs irrécusables, l'opinion commune que le nombre en est excessif. Ce nombre, dit-il, est moindre qu'il ne l'étoit en France, en proportion de la population et des revenus. Il dit aussi que les richesses du clergé d'Espagne, bien que considérables, ne le sont pas autant que l'étoient celles du clergé de France. « Les individus sont plus riches en Espagne, parce

qu'ils sont moins nombreux, mais le corps étoit plus opulent en France ».

En 1787 les revenus du clergé français, régulier et séculier se montoient à cent soixante-dix millions tournois; il s'en faut de beaucoup que le clergé espagnol jouisse d'aussi grandes richesses.

Voici, quant au nombre, les récapitulations que présente M. de la Borde:

EN ESPAGNE.

	Individus.
Religieux de 1925 couvens .	49,238
Religieuses de 1081 couvens.	22,347
Clergé séculier	60,238
Ministres et serviteurs des églises.	15,834
	<hr/>
Total.	147,657

EN FRANCE.

	Individus.
Clergé séculier	241,989
Religieux 78,015	} 157,987
Religieuses. . . . 79,972	
Ministres subalternes des églises	60,102
	<hr/>
Total	460,078

« Le clergé de France, dit M. de la Borde, sur une population d'environ vingt-cinq millions d'habitans en fait donc un cinquante-deuxième, tandis que celui d'Espagne sur une population d'environ onze millions, n'en fait qu'un soixante-neuvième ».

Le peuple d'Espagne a une vénération extrême pour les religieux. On se range à leur aspect et on leur cède le haut du pavé : les personnes même

d'un certain rang partagent cette vénération, et n'abordent jamais un moine sans lui baiser respectueusement la main.

La même déférence a lieu à quelques égards pour les prêtres séculiers, elle n'a point de bornes quand ils portent le saint viatique à des malades. Il faut leur céder sa voiture si on les rencontre, accompagner le cortège à pied jusqu'à la maison du malade, puis le reconduire à l'église. Quelquefois même le *vénérable* (c'est le nom que l'on donne à l'ecclésiastique chargé de cette auguste fonction) s'empare d'une voiture vide qu'il trouve à la porte d'un hôtel, et le propriétaire du carrosse a bien de la peine à le retrouver.

Un des soins principaux du gou-

vernement, dans ces derniers temps, a été d'empêcher qu'on ne fît faire des vœux forcés aux religieuses. C'étoit le plus sûr moyen peut-être d'en diminuer le nombre.

Il régnoit autrefois en cette partie des abus intolérables, si l'on en juge par ce passage de la relation de madame d'Aulnoy.

« Ce sont d'ordinaire les plus belles filles d'une maison qu'on y met (dans les couvens), ces pauvres enfans y entrent si jeunes, qu'elles ne connoissent, ni ce qu'on leur fait quitter ni ce qu'on leur fait prendre. Dès l'âge de *six ou sept ans* et même *plutôt*, on leur fait faire des vœux; bien souvent c'est le père ou la mère, ou quelque proche parent, qui les prononcent pour elles, pen-

dant que la petite victime s'amuse avec des confitures, et se laisse habiller comme on veut.

« Le marché tient néanmoins; il ne faut pas songer à s'en dédire : mais à cela près, elles ont tout ce qu'elles peuvent souhaiter dans leur condition.

« La maison des dames de Saint-Jacques à Madrid est magnifique; toutes celles qui les vont voir y entrent sans difficulté : leurs appartemens sont très-beaux; elles ne sont pas moins bien meublées qu'elles le seroient dans le monde.

« Il y a des couvens où les religieuses voient plus de cavaliers que les femmes qui sont dans le monde; elles ne sont aussi guères moins galantes. L'on ne peut avoir plus d'es-

prit et de délicatesse qu'elles en ont..... mais il faut convenir qu'il s'en trouve parmi elles qui ressentent bien vivement d'avoir été sacrifiées de si bonne heure. Elles regardent les plaisirs qu'elles n'ont jamais goûtés, comme les seuls qui peuvent faire le bonheur de la vie. Elles passent leur leur dans un état digne de pitié, disant toujours qu'elles ne sont là que par force, et que les vœux qu'on leur fait prononcer à cinq ou six ans, doivent être regardés comme des jeux d'enfans ».

On ne peut trop gémir sans doute sur des institutions qui condamnent au célibat une partie considérable et intéressante de la population; mais dans les pays où il n'existe point de monastères, toutes les filles *bien nées*

et sans fortune, trouvent-elles à se marier? Cette réflexion seule devrait arrêter beaucoup de déclamateurs.

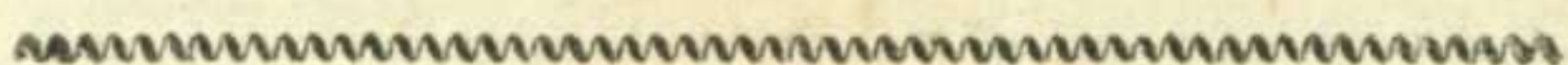
En Angleterre, par exemple, les filles des pasteurs ou ministres de l'évangile accoutumées à plus d'aisance, à plus de luxe que les simples paysannes, tombent dans le plus grand embarras à la mort de leur père. Agées de seize ou dix-huit ans à cette époque fatale (1), obligées de céder

(1) Un prêtre anglican ne se marie guères que lorsque par l'entremise du seigneur ou *écuyer* de sa paroisse il a été pourvu d'un petit bénéfice. Il a d'ordinaire trente-six ou quarante ans lorsque cette bonne fortune lui arrive. S'il meurt entre cinquante et soixante ans, ses filles le perdent à l'époque même où elles ont le plus besoin de l'appui paternel.

à une autre famille le lieu qui les a vues naître, privées des protecteurs de leurs parens, et des bienfaits de la dame du village, qui désormais aura à s'occuper des nouveaux venus, à combien de pièges ne sont-elles pas exposées ! La plupart des prostituées de Londres, sont des filles de ministres anglicans. Toutes les institutions sociales, quel que soit l'esprit qui les ait dirigées, conduisent souvent aux mêmes inconvéniens par des routes diamétralement contraires. C'est l'effet nécessaire de la société qui met aux prises tant d'intérêts particuliers, qui occasionne tant de froissemens inévitables. Mais il ne faut point, pour quelques maux privés, nous condamner ou à l'état de nature ou à la vie errante des Kalmouks. Les mœurs

des peuples nomades entraînent un inconvénient bien autrement funeste à la population ; c'est la polygamie.

Entre tous ces excès la route est difficile.



MOEURS ET COSTUMES

DES GALICIENS.

ON peut comparer le genre de vie des Galiciens à celui de nos Auvergnats ou des Savoyards. Accoutumés à aller chercher dans les provinces voisines, et même en Portugal, des occupations et un salaire que le sol ingrat et la pauvreté de leur pays ne sauroient leur accorder, ils rapportent dans leur patrie, à la fin de la saison, ou après un intervalle de quelques années, le fruit de leurs travaux.

De là résulte un accroissement sen-

sible du bien-être de cette province qui est plus peuplée, relativement à son étendue, que ne le sont les autres contrées de l'Espagne.

Environ cent mille Galiciens émigrent tous les ans de cette province; soit pour embrasser le parti des armes, soit pour se faire domestiques, porte-faix, ou porteurs d'eau, soit pour aller travailler à la moisson dans les deux Castilles.

Les paysans portugais et castillans sont tellement accoutumés à ce supplément de bras, que leur indolence rend nécessaire, que si par quelque événement, les Galiciens trouvant assez d'occupations chez eux, n'émigrent pas dans la même quantité, les moissons et les vendanges en éprouvent un préjudice notable : une

partie de la récolte périt sur pied.

Ce n'est pas cependant que le sol de la Galice, soit frappé de stérilité. On y recueille même, à raison de l'humidité du climat, des fourrages et jusqu'à de l'avoine si rare en Espagne. Le froment, le seigle et l'orge y viennent en abondance. Des prairies naturelles et artificielles nourrissent une grande quantité de troupeaux.

Les domestiques galiciens sont actifs, fidèles et d'une discrétion à toute épreuve ; mais les fonctions viles auxquelles se soumet cette population, excitent le mépris des fiers Castillans : l'épithète de Galicien est souvent employée pour exprimer le dédain, comme l'est chez nous par le menu-peuple celle de Savoyard. Un

Castillan qui se plaint de ce qu'on lui a manqué, se venge par ce proverbe : « On m'a traité comme si « j'étois un Galicien. *He sido tratado* « *como si fuera un Galègo* ».

Les Espagnols qui ont pour les Galiciens le même mépris que les Grecs affectoient pour les épais Béo-tiens, en oubliant apparemment le génie d'Hésiode, de Corinne, de Pindare et d'Epaminondas, devroient se souvenir que les Galiciens furent les premiers poètes de l'Espagne. Ils ont encore dans leur ancien langage quelques traditions de leur antique poésie qui étoit déjà célèbre avant l'arrivée des Romains.

Le dialecte moderne des Galiciens, est mêlé de vieux Castillan, de termes portugais et d'expressions latines. Ce

peuple se vante de n'avoir été subjugué que par les Romains, et de ne s'être point confondu avec la population juive ou arabe. Aussi les Galiciens comme les habitans des Asturies et de la Biscaye, prennent-ils avec fierté le titre de vieux chrétiens, *Christianos vejos*.

Les Galiciens sont grands, robustes et s'endurcissent aisément aux fatigues. Les femmes sont blanches et assez belles. Leurs cheveux et leurs yeux sont noirs, leurs dents belles et bien rangées.

Dans cette province, tous les villageois, hommes, femmes et enfans ont coutume d'aller nu-pieds. Le costume des femmes est pittoresque (1).

(1) Voy. la pl. en regard de la pag. 210.

Tous les ans au mois d'octobre on tire la milice parmi les jeunes gens qui ont atteint l'âge de quinze ans. Les paysans hâtent par leurs vœux cette époque bien plus qu'ils ne la redoutent. La profession de soldat du roi leur donne droit au titre de cavaliers, *caballeros*.

« Les plus anciens habitans de la Galice, les *Callaici*, dit M. de la Borde, ne se mêloient d'autre chose que de la guerre, de la chasse, et ceux qui étoient les moins forts s'occupoient de la pêche. Leurs femmes labouroient la terre, semoient, faisoient la récolte, et prenoient soin de l'entretien de leur famille : quand elles accouchoient, leurs maris se mettoient au lit; coutume aussi *bizarre qu'absurde*.

« Les Galiciens d'aujourd'hui conservent, non pas la sauvagerie de ces peuples primitifs, mais un éloignement pour ce qu'on appelle en général la civilisation. On ne trouve dans leurs montagnes que des mœurs simples et pures, aucune idée de luxe, un peuple tranquille et hospitalier ».

Je dois faire une observation sur le reproche d'absurdité et d'extravagance qu'adresse peut-être trop légèrement M. de la Borde aux Callaïciens.

La coutume dont il parle s'est retrouvée parmi une foule de peuplades sauvages en Afrique ou en Amérique. Des nations qui n'ont entr'elles aucune communication possible, n'ont pu se livrer sans quelque raison à

cette prétendue *absurdité*. Il est probable que les hommes ne se mettent point au lit en pareil cas par un motif superstitieux, mais pour se moquer de leurs voisins dont les femmes accoutumées à une vie plus molle, éprouvent moins de facilité dans l'enfantement.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

C O N T E N U E S

DANS LE TOME TROISIÈME.

ROYAUME de Séville.	Pag.	1
Description de Séville		4
Environs de Séville.		35
Ville de Xérès.		40
Chartreuse.		45
Ile de Léon		50
Cadix.		54
Commerce de Cadix.		71
Courriers espagnols.		80
Mœurs et costumes des habitans de		
Cadix		83
Algésiras		92
Gibraltar		98

TABLE DES MATIÈRES. 219

Fortifications de Gibraltar.	Pag. 120
Intérieur de la forteresse.	125
Description de la ville	128
Population juive.	131
Etat des Juifs en Espagne. Billets de confession.	136
Culture de l'Andalousie. Mines , etc.	140
Mœurs des Andalous. Majos et Majas.	148
Gitanos.	153
Fandango et boléro	178
Royaume de Galice.	189
Cordéliers ou Franciscains.	198
Mœurs et costumes des Galiciens. .	210

Fin de la Table du 3^e. volume.

